



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNS 168 h 23







L'HOMME

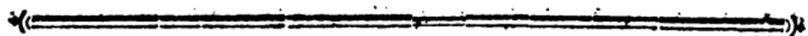
PERSONNEL,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

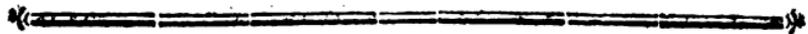
Par M. BARTHE, des Académies de
Marseille & de Lyon.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre
de la Comédie Française, le 21 Février 1778.



Gnathon ne vit que pour soi, & tous les hommes ensemble font
à son égard comme s'ils n'étoient point.

Caract. de la Bruyere, tom. 2.



A PARIS.

Chez P. F. GUEFFIER, au bas de la rue de la
Harpe, à la Liberté.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Permission.

UNS . 168 R . 23



PERSONNAGES.

M. DE SOLIGNI, *Homme personnel.*

M. DE GERCOUR, *son oncle.*

JULIE, *sa sœur.*

M. DE SAINT-GERAN, *son ami.*

Mad. DE MELFON, *jeune veuve.*

Mad. DE LIMEUIL, *mere de Mad. de Melfon.*

M. DE LIMEUIL, *amant secret de Julie.*

DUPRE', *valet de Soligni.*

Un MEDECIN.

Un NOTAIRE.

Un PORTIER.

Un LAQUAIS, *personnage muet.*

La Scene est dans une maison commune à M. de Gercour & à Mad. de Limeuil.



A M A D A M E

LA DUCHESSE DE BOURBON.

MADAME,

C'EST la reconnoissance, c'est une juste admiration qui m'inspirent le foible hommage que je rends aujourd'hui à VOTRE ALTESSE SÉNÉRISSE. Dans cette belle retraite, où Bossuet, Racine & Boileau conversoient avec Condé, où, depuis plus d'un siecle, les plaisirs de l'esprit servent de délassement à des Héros, je vous ai vue protéger les Arts, comme ils doivent l'être, en les cultivant, & prêter dans vos jeux de nouvelles graces aux Chefs-d'œuvre de la Scene Françoisé : le génie embelli par la beauté y recevoit sa plus honorable récompense. Qu'il me seroit doux, MADAME, de célébrer des talens aimables,

des qualités personnelles , un esprit naturel & cultivé, tous ces agrémens , ce don de plaire , au-dessus de la grandeur , & cette bien-faisance touchante qui la fait toujours adorer ! Je pourrois à la fois être flatteur & vrai ; mais ceux qui ont le bonheur d'approcher de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ne me laissent rien à dire , & mes éloges ne seroient que l'écho de la voix publique. Du moins , je n'oublierai jamais que dans une carrière où la sévérité des Censeurs , prompts à punir les efforts qu'on fait pour leur plaire , semble redoubler à proportion des difficultés de l'Art , votre indulgence m'a presque obtenu leur suffrage. Le desir de justifier vos bontés sera désormais ma seule ambition. Puisse-t-il enhardir ma foiblesse ! Puisse l'espoir d'amuser vos loisirs me tenir lieu de talent !

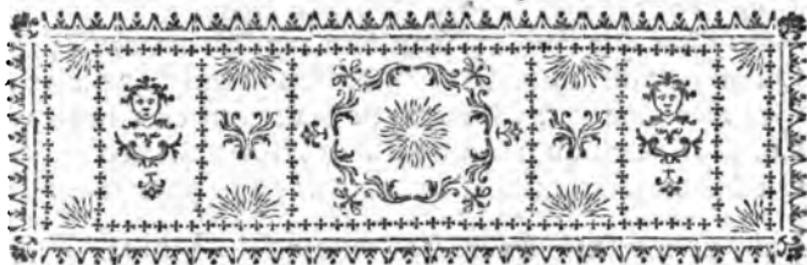
Je suis avec un profond respect ,

MADAME ,

de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur ,

BARTHE.



L'HOMME
PERSONNEL,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

LIMEUIL, JULIE.

JULIE.

C'Est aussi trop souvent vous plaindre de mon frere ;
En quoi donc, je vous prie, a-t-il pu vous déplaire ?

LIMEUIL.

Mais, je crains que son cœur ne soit un peu glacé.
Pour vous si rarement je le vois empressé !
Beaucoup moins que le sien votre intérêt le touche ;
Jamais un mot flatteur n'est sorti de sa bouche :
Je lui parle de vous ; il est froid & distrait.
Craint-il, en vous louant, de paroître indiscret ?

A lui-même.

A cette amitié-là je ne puis rien entendre.
Un frere !

JULIE.

Mais, c'est vous que j'ai peine à comprendre.

6 L'HOMME PERSONNEL,

Il est, vous le savez, épris de votre sœur.

Vous dites que l'amour peut seul remplir un cœur ;
Qu'on ne voit, en aimant, que l'objet qui fait plaire,
Que rien... ce sont vos mots, ne peut nous en distraire :
Et, près de ce qu'il aime, il faut, si je vous croi,
Qu'il n'ait d'attentions, de regards, que pour moi !

LIMEUIL.

Lui, de ma sœur épris ! Je doute qu'il l'adore.

JULIE.

Fort bien ! Sur son amour vous l'attaquez encore.

De ce que je lui dois, soyez du moins frappé.

(A me baiser la main vous êtes occupé !)

Une fois, s'il se peut, soyez juste. Mon frere
Attend tout de notre oncle ; & les moyens de plaire,
D'être utile à cet oncle, il me les donne tous.

Je vivois si loin d'eux, par exemple, & de vous...

LIMEUIL.

De moi ! Vous me comptez !

JULIE.

Je... vous nomme.

LIMEUIL.

Ah ! Julie,

Ce mot, ne croyez pas que jamais je l'oublie.

JULIE.

Parler de vous, Monsieur, seroit-ce vous aimer ?

LIMEUIL.

Non ; mais daignez ainsi quelquefois me nommer.

JULIE.

Graces à ses conseils, mon oncle m'a mandée :

De m'appeller, mon frere eût le premier l'idée.

LIMEUIL.

Sur ce point, par exemple, aisément je vous croi :

De garder un malade, il goûtoit peu l'emploi.

JULIE.

Mais à noircir les gens, vous excellez, je pense ;

Et c'est mettre à profit la moindre circonstance.

Quelquefois il a craint pour un oncle adoré :

» Ma sœur, veillez mon oncle.

LIMEUIL.

» Et moi, je dormirai ».

JULIE, le regarde d'un air piqué.

On ordonne les eaux ; & voilà que mon frere

Se repose sur moi d'une santé si chere ;

Il confie à mes soins nos communs intérêts.

COMÉDIE.

7.

LIMEUIL, *se détournant pour n'être pas entendu.*

Et dans Paris gaiment promene ses regrets.

JULIE.

Que la prévention est difficile à vaincre !

Oh ! si ce dernier trait ne sauroit vous convaincre ,

Il faut que je renonce à vous persuader.

(D'un air moitié railleur , pourquoi me regarder ?)

On a parlé pour moi de plusieurs mariages :

Seul , il en a saisi tous les défavantages.

Il a craint , il a vu mon bonheur compromis ,

A su se refuser aux vœux de ses amis :

Sourd à l'ambition , sourd à l'intérêt même ,

D'une sagacité , comme d'un zèle extrême ;

Que direz-vous encor ? Ce zèle , cette ardeur

Pourroient bien , rêvez-y , cacher quelque noiceur.

LIMEUIL, *d part.*

Ce que je vois le mieux , c'est qu'elle aime son frere.

SCENE II.

Mad. DE LIMEUIL, JULIE, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *derriere le Théâtre.*

Que d'importunités ! J'étois bien dans ma terre :
On m'écrit , on me presse , on me fait accourir..

JULIE, *effrayée.*

Ah ! contre lui , Monsieur , n'allez plus discourir ;

Ne le desservez pas.

Elle sort.

SCENE III.

Mad. DE LIMEUIL, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *d elle-même.*

Remarier ma fille !

Eh ! n'a-t-on pas assez de sa propre famille

Pour n'être point heureux , pour se contrarier ?

O Ciel ! se marier , toujours se marier !

Elle a souffert cinq ans , (moi guere plus de trente ,)

§ L'HOMME PERSONNEL,
Et veut encor souffrir ! Mais pour que j'y consente...

A Limeuil.

Ah vous voilà , mon fils ; tant mieux. Vite , avancez ,
Et dites-moi d'abord ce que vous en pensez.
Vous vivez avec lui : dans le vrai , quel homme est-ce ?

LIMEUIL , *embarrassé.*

Qui ?

Mad. LIMEUIL.

Qui !

LIMEUIL.

Mais , pour répondre , il faut que je connoisse...

Mad. LIMEUIL.

Aussi connoissez-vous , & vous feignez , je crois.
Celui , Monsieur , celui pour qui l'on m'a vingt fois
Ecrit , récrit ; parlé ; celui pour qui j'arrive ;
L'objet d'un goût récent , d'une passion vive ;
(Car votre sœur est folle) enfin , Monsieur , celui
Qu'un oncle très-pressant voudroit , dès aujourd'hui ,
Vous donner pour beaufrere , & me donner pour gendre.
Je suppose à présent que vous devez m'entendre.

LIMEUIL.

Le frere de Julie ?

Mad. DE LIMEUIL , *étonnée.*

Oui , de Julie... Eh bien ?

Ma mere , je suis vrai : je fors d'un entretien
Avec la sœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Laissons la sœur , je vous conjure.

LIMEUIL.

Ne la trouvez-vous point d'abord d'une figure ?...

Mad. DE LIMEUIL.

Eh ! ce n'est point la sœur qu'il s'agit d'épouser ;
C'est Soligni , le frere.

LIMEUIL.

Oui. Daignez m'excuser.

Julie est si charmante !... Un caractère aimable.

Mad. DE LIMEUIL , *à elle-même.*

Bon , il aime la sœur !

LIMEUIL.

C'est une ame adorable !

Mad. DE LIMEUIL , *à elle-même.*

Ah Ciel !

LIMEUIL.

D'une douceur , d'une sincérité !...

Mad.

C O M É D I E.

9

Mad. DE LIMEUIL.

Eh qui donc ? Soligni ?

LIMEUIL.

C'est l'ingénuité . . .

Mad. DE LIMEUIL.

Soligni ?

LIMEUIL.

J'en connois d'aussi belles peut-être ;
Mais qui le soient toujours sans vouloir le paroître ,
Qui veuillent bien , comme elle , ignorer leurs attraits.
Dont un regard modeste embellisse les traits ,
Dont la naïveté ne soit pas sans finesse ,
Qui jamais dans autrui ne voyant ce qui blesse ,
Pensent , dans tous les cœurs voir leurs propres vertus,
Dont même les erreurs soient un charme de plus ;
Je crois qu'il en est peu , sans flatter ni médire ,
Et son oncle , ses gens , tout Paris peut le dire.

Mad. DE LIMEUIL.

Te moques-tu de moi ? C'est , peu pour mon repos ,
De vouloir follement t'ériger en Héros ;
De chérir un état qui m'est antipathique ,
(Qu'on devoit interdire à tout enfant unique ;
Oui , l'état militaire) il faut , à mon retour ,
Il faut te voir encore atteint d'un fol amour.
Les enfans ! A ce point si la sœur vous est chere ,
Vous êtes , à coup sûr très-engoué du frere ?

LIMEUIL.

C'est un homme d'esprit.

Mad. DE LIMEUIL.

L'esprit me touche peu.

LIMEUIL.

Un oncle riche.

Mad. DE LIMEUIL.

Après ? Je parle du neveu.

LIMEUIL.

Très-aimé de sa sœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Encore la sœur !

LIMEUIL.

Qu'on fête ;

Qu'on accueille par-tout.

Mad. DE LIMEUIL.

Tant-pis ; mais j'ai la tête

B

10 L'HOMME PERSONNEL ;
Pleine de ces propos ; propos de votre sœur ,
Que vous me répétez , & que je fais par cœur.

LIMEUIL *regardant au fond du théâtre.*

Monsieur de Saint-Géran pourroit mieux vous instruire.

S C E N E IV.

SAINT-GERAN , Mad. DE LIMEUIL.
LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL *salue Saint-Géran.*
Eme avec de l'esprit , on se laisse séduire.

SAINT-GERAN , *alarmé.*

Madame , cet hymen est donc presque arrêté ?

Mad. DE LIMEUIL.

Très-vivement du moins il est sollicité :

Plus que le neveu même , ardent , prêt à conclure ,
Le vieil oncle m'obsède , & veut ma signature.

Elle se retourne vers son fils.

SAINT-GERAN.

Et Monsieur de Gercour est arrivé ?

Mad. DE LIMEUIL *à son fils.*

Je voi

Que je n'obtiens point la vérité de toi.

Amoureux de la sœur , désobliger le frere ,
C'est-là très-prudemment ce qu'il ne faut pas faire.

Ta sœur , de ses défauts ne peut s'appercevoir ;
Un anant , comme on fait , ne sauroit en avoir.

Elle regarde Saint-Géran.

Un ami ne nuit pas , du moins c'est peu l'usage.

à Limeuil.

Un oncle doit servir le neveu le moins sage.

Je n'ai donc plus que moi pour le bien démêler.

Voyons si , comme vous , il fait dissimuler.

On ne sauroit toujours voiler son caractère :

Le plus fin , tôt ou tard forcé d'être sincere ,

A des yeux attentifs s'est en vain dérobé ;

Il se croit sous le masque , & le masque est tombé.

Le moment du contrat en est un de lumiere ;

C'est-là que je l'attends. Adieu. Si feu mon pere ,

Soit dit sans me flatter , avoit eu mon coup-d'œil ,

Jamais je n'eusse été Madame de Limeuil.

Ah ! j'ai payé bien cher ma sotte obéissance.
Elle sort.

SCÈNE V.

SAINT-GERAN, LIMEUIL.

LIMEUIL.

NE pouviez-vous m'aider à rompre le silence,
 Vous, son rival secret, & depuis plus d'un jour ?
 SAINT-GERAN.

Un amant ne croit pas qu'on vive sans amour.

LIMEUIL.

Avec moi, Saint-Géran, à quoi bon vous contraindre ?
 Je fais mieux deviner que vous ne savez feindre.

SAINT-GERAN.

Et vous devinez donc ?

LIMEUIL.

Que vous aimez ma sœur.

Vous êtes auprès d'elle ou timide ou rêveur ;
 Vous dissimulez mal les soins qui vous agitent ;
 Vos regards tour-à-tour la cherchent & l'évitent ;
 On vous voit interrompre un propos commencé ;
 Près d'elle vous craignez de paroître pressé ;
 De l'amour à dessein vous fuyez le langage ;
 Votre silence même est souvent un hommage ;
 Et, sous un maintien froid, ou sous un air distrait,
 Du plus tendre embarras vous voilez le secret.
 Mais voile-t-on l'amour, quand l'amour est extrême ?

SAINT-GERAN.

Vous êtes bien profond.

LIMEUIL.

Bien vrai. J'observe même

Que depuis quelque temps vous paroissez nous fuir :
 Et l'éviter ainsi, ce n'est point la haïr.

SAINT-GERAN.

Limeuil, j'aurois voulu vaincre & cacher encore
 Cet amour malheureux que votre cœur ignore.

LIMEUIL.

Eh peut-on renoncer à l'espoir d'être aimé ?

Saint-Géran, de ma sœur vous êtes estimé.

Oserai-je, entre nous, parler avec franchise ?

B 2

12 L'HOMME PERSONNEL ;

Celle que vous aimez pourroit s'être méprise.
 (Pardon, pardon, Julie.) Oui, je crains que ma sœur
 Avec ce Soligni ne trouve le malheur.
 Quels seront vos regrets ?

SAINT-GERAN.

Ah ! qu'osez-vous me dire ?

Cessez, Jamais sur moi l'amour n'eut plus d'empire.
 Je vois que vainement j'ai cru le surmonter,
 Qu'il renaît malgré moi, qu'on ne le peut dompter ;
 Et vous enhardissez ma passion cruelle !
 Un ami ne craint pas de me parler comme elle !
 Rival de Soligni, j'oserois dans mon cœur
 Nourrir l'espoir secret de nuire à son bonheur ;
 Chercher à le trahir, le supplanter peut-être !
 Il aimoit votre sœur, & me l'a fit connoître.
 Présenté de sa main, confident de ses feux,
 Oui, j'ai su m'imposer un devoir rigoureux.
 J'ai voulu m'en ouvrir à Soligni lui-même.
 Il est loin de favoir, de sentir comme j'aime.
 Je me croyois plus fort. En perdant votre sœur,
 Sans doute, pour jamais je renonce au bonheur ;
 Mais je le dois ; il faut que je me sacrifie
 Et gardez un secret qu'à vous seul je confie.
 Dans mes regrets, du moins, ce cœur mal affermi
 A, pour se consoler, le bonheur d'un ami.

LIMEUIL.

à part.

haut.

D'un ami ! Ce langage honoreroit tout autre :
 Il ne m'étonne pas d'un cœur tel que le vôtre
 Combien à votre place ...

SAINT-GERAN, *d'un ton moins sérieux.*

Oui ; je connois nos mœurs ;

On s'effarouche peu de ce mot de *noirceurs* ;
 Et sur-tout en amour on trahit avec grace,
 On supplante en riant l'ami que l'on embrasse :
 Le Public peu sévère à peine en dit un mot :
 Le trompeur est adroit, le trompé n'est qu'un sot.
 Pour moi, quand je devois être fort ridicule,
 J'ose avec un ami me piquer de scrupule.
 Obtenir votre sœur par une trahison,
 Révolte également mon cœur & ma raison ;

Et le plus doux lien à mes yeux est un crime ,
S'il faut , pour le former , perdre ma propre estime.

L I M E U I L.

J'admire . . .

S A I N T - G E R A N.

Plaignez-moi.

apercevant Dupré.

Ton Maître est-il ici ,

Dupré ?

D U P R É , *n'osant répondre devant Limeuil , marque un embarras
qui l'engage à sortir.*

S C E N E V I.

S A I N T - G E R A N , D U P R É.

D U P R É.

Fut-il bien loin , & moi , moi-même aussi ,
Pour l'avoir bêtement servi dès ma jeunesse !

S A I N T - G E R A N.

Qu'as-tu donc ? Quel caprice ?

D U P R É.

Il me remet sans cesse ;

Et tout à l'heure encore , il sortoit ; je lui dis :
Monsieur , j'ai trois enfans ; vous voyez , je vieillis ;
Eh ce petit emploi ? vous y pensez peut-être.
Vous l'avez tant promis !

S A I N T - G E R A N , *d'un air triste.*

Mais l'oncle de ton Maître

Pense à le marier ; tu prenois mal ton temps.

D U P R É.

Je l'ai toujours mal pris , Monsieur , depuis dix ans.

S A I N T - G E R A N , *près d sortir.*

Où puis-je le trouver , dis ? tu le fais peut-être.

D U P R É.

Je fais qu'il est . . . par-tout où je ne puis pas être ;

Car il me met à tout , tout , sans rien excepter.

J'ai l'honneur d'être ici , ce n'est pas me vanter ,

Un homme universel , grace à lui , Secrétaire ,

Laquais , Valet-de-chambre : & s'il pouvoit me faire..

Cheval de poste aussi , je le ferois , je crois.

C'est qu'il veut bien de tout se reposer sur toi ,
 » C'est que sa confiance

DUPRÉ.

» Et m'honore & me tue ;

» J'ose le dire enfin. Je cours bride abattue ,
 » Jeudi , devant sa chaise , & dès le matin ,
 » Harrassé de fatigue , & de soif & de faim ,
 » A table je le sers. Tout à coup. Dupré , vite :
 » Eh quoi ! -- je suis pressé ; des chevaux -- tout de suite !
 » Me refuserez-vous un moment pour m'asseoir ,
 » Et pour dîner ? Allons , tu dîneras ce soir.

Et le jour de ma nôce ! Il veut une brochure
 Qui faisoit quelque bruit : en vain je le conjure
 Au nom de l'hyménée , au nom du tendre amour ,
 Il me fallut partir le soir même du jour
 De mes nôces ; mais , oui , oui , pour une brochure,
 Il m'a fait pour toujours détester la lecture.

SAINT-GERAN.

à lui-même.

Tu plaisantes , Dupré. Voilà comme ils sont tous ,
 Ennemis par état des Maîtres les plus doux.

DUPRÉ.

» Monsieur, long-temps absent vous n'avez pu le suivre.
 » Avec lui de bien près , moi j'ai l'honneur de vivre.
 » Comme il a quelque soin de son propre intérêt ,
 » Il n'a garde vraiment d'être vu tel qu'il est.
 » Et vous-même après tout, dans plus d'une aventure,
 » Lorsqu'il n'avoit encor ni chevaux ni voiture ,
 » N'imaginait-il pas de vous persuader
 » Que l'usage en est triste , & peut incommoder ?
 » Mais l'exercice à pied , très-sain , très-nécessaire !
 » Ce principe posé , votre ami débonnaire
 » S'immoloit noblement à la santé d'autrui :
 » L'exercice pour vous , la voiture pour lui.

SAINT-GERAN.

» Tu railles maintenant , c'étoit un vrai service.

DUPRÉ.

» De ceux-là tant qu'on veut , oh , je lui rends justice.
 » Au Collège j'étois presque son Gouverneur.
 » Cette éducation me fait bien de l'honneur !
 » Bel élève ! « Grands Dieux , s'il faut que je le quitte
 Après trente ans !

SCÈNE VII.

GERCOUR , SAINT-GERAN , DUPRÉ.

GERCOUR , de loin , se plaignant d'un air gai.

Dupré , qu'on déménage vite ,
De mon appartement , qu'il s'en retourne au sien ,
Et qu'il ait la bonté de me rendre le mien.
J'arrive fatigué , pour loger sur la rue ;
Monsieur , de mon jardin aime , dit-on , la vue ,
Et , quand je suis absent , vient s'établir chez moi.
Je n'ai pu fermer l'œil.

DUPRÉ , bas à Saint-Géran.

Daignez sur cet emploi ...

GERCOUR.

Dès qu'il fera rentré , tu viendras me le dire.

DUPRÉ , bas à Saint-Géran.

Lui glisser quelques mots.

GERCOUR.

Vas donc.

DUPRÉ.

Je me retire.

SAINTE-GERAN , bas à Dupré.

Soit.

DUPRÉ s'en allant , fait encore dans le fond du Théâtre , des signes à Saint-Géran pour se recommander à lui.

SCÈNE VIII.

GERCOUR , SAINT-GERAN.

GERCOUR transporté de joie.

Mon cher Saint-Géran , bon jour , je suis pressé ;
Je fors , & vais finir ce que j'ai commencé.
Ami de mon neveu , (dirai-je son modèle ?)
Je rapporte des eaux une bonne nouvelle :
Je le marie... Eh ! quoi , vous vous en étonnez !
Entre nous je suis vieux , & vous en convenez ;
Je me porte assez mal , je songe à ma retraite.
Mais pour finir gaîment , avec une ame nette ,
Je voudrais assurer le sort de ce neveu ;

16 L'HOMME PERSONNEL,
C'est un devoir peut-être, & c'est mon dernier vœu.
Mais le coquin m'a l'air, malgré ses belles flammes,
D'aimer le mariage un peu moins que les femmes ;
Il a, je m'en souviens, manqué plus d'un parti :
J'oserai sur vos soins compter pour celui-ci ;
Chargez-vous du succès. Vous l'aimez, il vous aime ;
Et vous pouvez sur lui beaucoup plus que moi-même.
Daigne-t-on écouter un oncle & ses pareils !
Le ton d'autorité gâte tous nos conseils ;
Ils sont presque perdus. Ou pédant, ou bonhomme
C'est d'un de ces deux noms, n'est-ce pas, qu'il me
nomme ?

Je ne suis pas si bon, & veux le lui prouver :
J'entends que le vaurien cesse de me braver.
Qu'il se marie enfin. D'ailleurs est-il à plaindre ?
Madame de Melfon est belle, faite à peindre.

SAINT-GERAN *à part.*

Quel supplice !

GERCOUR.

Et des yeux ! Mais vous la connoissez !
Qu'en dites-vous, mon sage ?

SAINT-GERAN *avec embarras.*

Elle me plaît assez.

GERCOUR.

Vous êtes difficile ! Il faut que je la voie,
Ou sa mere d'abord. Ne troublez point ma joie :
Ce mariage-ci m'ôte plus de vingt ans ;
Et déjà je voudrois gâter quelques enfans.
Je vais donc haranguer & décider la mere.

Il le prend par le bras & veut sortir.

Vous, allez chez la fille : instruit dans l'art de plaire,
Faites adroitement la cour de mon neveu.
Vous êtes éloquent, vous parlez avec feu,
à demi-voix.

Exagérez le bien que vous pouvez en dire.

SAINT-GERAN *à part.*

Avec quelle bonté ce vieillard me déchire !

GERCOUR *Paménant.*

Vous serez au contrat ; & j'espère qu'un jour,
Le vôtre... Je m'entends. Je puis... Courez. Bon jour.

Il le fait sortir par un côté du Théâtre, & sort par l'autre.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIGNI, DUPRÉ, un PORTIER.

SOLIGNI *au Portier.*

Approche. As-tu bien vu, sauras-tu reconnoître
Cet homme long, sec, pâle & maigre ?

LE PORTIER.

Mais... peut-être.

SOLIGNI.

Quoi, peut-être ?

LE PORTIER.

Oui, Monsieur.

SOLIGNI.

S'il vient se remontrer.

Et si jamais chez moi tu le laisses rentrer,
Je te chasse.

LE PORTIER.

Oui, Monsieur.

DUPRÉ *bas.*

Prends garde.

*Le Portier sort.*SOLIGNI *s'avançant.*

Un diable d'homme

Qui, de ses tous plaintifs, dès le matin m'assomme,
Qui vient m'entretenir d'un air très-amical
De biens qu'il a perdus, d'enfant qui tourne mal,
De sa goutte, je crois, de ses maux, de ses craintes :
J'ai bien affaire, moi, de toutes ces complaints !

DUPRÉ.

Sous prétexte en effet que vous êtes amis,
Amis depuis quinze ans...

SOLIGNI.

Juste Ciel ! je frémis

Au seul nom de ces gens dont le monde fourmille,
Qui, parce qu'on les voit, qu'on connoit leur famille,
Que l'on soupe avec eux gaîment, ou tristement,
Se saisissent de vous impitoyablement,

18 L'HOMME PERSONNEL;

Exigent que sans cesse on coure , on s'évertue ;
Qu'on parle , qu'on reparle , en un mot qu'on se tue
Pour eux & pour les leurs ; qui mettent à profit
Votre nom , vos entours , vos pas , votre crédit ,
Jusqu'à votre Maîtresse ! Oh parbleu , j'y mets ordre ,
Et sur moi désormais bien fin qui pourra mordre !
C'est être trop long-temps fatigué , tracassé ;

se tournant vers le fond du Théâtre.

De vous , à dire vrai , je suis un peu lassé ,
Messieurs. Or il est temps qu'à mes goûts je me livre ,
Et , ne m'oubliant pas , que je commence à vivre :
Si vous le trouvez bon , je suivrai ce plan-là.

DUPRÉ *à part.*

Je voulois lui parler ; mais comme le voilà !

SOLIGNI.

Les amis maintenant me sont peu nécessaires.

DUPRÉ *à part.*

Pour en être écouté parlons de ses affaires ,
C'est l'unique moyen. *haut.* Simon est arrivé.

SOLIGNI.

Simon ?

DUPRÉ.

Votre Fermier.

SOLIGNI.

Ha ! ha !

DUPRÉ.

Je l'ai trouvé.

Qui buvoit à l'office.

SOLIGNI.

Il dit ?

DUPRÉ.

Que la misère

Est affreuse là-bas , qu'il ne fait comment faire.

SOLIGNI.

Tu m'alarme. Mes grains ?

DUPRÉ.

Vos grains ? très-abondans ;

Mais (il est comme moi chargé de trois enfans)

La grêle a sur ses bleds...

SOLIGNI.

Et mes prés ?

DUPRÉ.

Pour les vôtres ,

Ils ont très-peu souffert ; mais presque tous les autres ,
d'un air triste.

Ceux de tout le canton..

SOLIGNI.

Çà, puisque tout va bien,
Parle-moi d'autres chose, ou plutôt ne dis rien.

DUPRÉ, *à part.*

Tout va bien !

SOLIGNI.

Je crains fort que mon oncle malade
Ne tienne pas long-temps, & je me persuade...
Que mon bien va monter à neuf cents mille francs.
J'ai primé cet hôtel, que je garde ou je vends,
J'ai sa charge; de plus, j'ai...

DUPRÉ, *à part.*

J'ai, j'ai !

SOLIGNI.

J'ai sa terre.

DUPRÉ, *fortement.*

Vous avez une sœur.

SOLIGNI.

Ha... ma sœur, pour ma mère

Sûrement se réserve, & doit à ses vieux jours

Un appui filial, son cœur & ses secours.

A propos, je n'ai point de lettres de ma mère ?

DUPRÉ.

J'admire & ces projets & ce riche inventaire.

Votre oncle toutefois, Monsieur le Président,

Qui de ces beaux calculs n'est pas le confident,

Pourroit (on voit des gens d'une injustice extrême)

Doter un de ces jours cette niece qu'il aime.

SOLIGNI.

Comment ?

DUPRÉ.

Sans demander là-dessus votre avis.

SOLIGNI.

Tu crois ?

DUPRÉ,

D'honneur, Monsieur, j'en serois peu surpris.

Sans doute à son neveu votre oncle s'intéresse ;

Mais c'est qu'il prend aussi votre sœur, pour sa niece.

SOLIGNI.

Quoi, maraud, de mon bien !...

DUPRÉ, *avec impatience.*

Votre oncle a donc, Monsieur,

Un testament tout prêt, que vous savez par cœur ?

SOLIGNI.

Un testament ! Et non ; il est encore à faire ;

20 L'HOMME PERSONNEL;
Mais je viens d'en glisser deux mots à son Notaire.
Il a bien d'autres soins, qu'il suppose importants,
Le cher oncle. Tu fais que depuis soixante ans,
Magistrat occupé d'une profonde étude,
Partout, dans Paris même, il a pris l'habitude
De se bien tourmenter, de vivre pour autrui ;
Il veut que l'Univers se modele sur lui ;
Il arrive ; il me parle état, devoir, patrie,
Mariage sur-tout !

DUPRÉ.

Mais, sans plaisanterie ;

Vous aimez, ce me semble ?

SOLIGNI.

Oui, plus que je ne veux.

Je redoute l'hymen & ses funestes nœuds.
Sous un joug, tel qu'il soit, dès qu'il faut qu'on s'engage,
Le meilleur Citoyen a besoin de courage :
Et Monsieur de Gercour m'enchaîne brusquement,
Sous prétexte que j'aime. Il vient très-tendrement
M'étourdir du jargon de sa philosophie,
Il veut qu'on soit utile, & qu'on se sacrifie,
Et pour qui ? Pour des gens qui n'en savent nul gré,
Pour le Public, par moi d'ailleurs très-révéré.
Je m'appartiens, mon oncle, & dois, ne vous déplaise ;
Me maintenir très-libre, & n'avoir rien qui pese ;
Des gens que je connois tirer quelque parti,
Ne point trop avec eux jouer en étourdi ;
Dans la Société me promener sans gêne,
Y prendre le plaisir, n'y pas choisir la peine ;
Disposer de mon temps pour l'homme qui, je croi,
M'est le plus cher...

DUPRÉ.

Pour vous ?

SOLIGNI.

Tu dis très-bien, pour moi ;

Et n'être plus enfin, quelque soin qui m'occupe,
Ni serviteur d'autrui, ni bonhomme, ni dupe.

Il regarde Dupré, qui le regarde en silence.

Que pense de ce plan Mons'Dupré ?

DUPRÉ.

Mons'Dupré,

Même en l'écoutant bien, ne l'a point admiré.

Que diable ! sans me croire une très-forte tête ,
 Je réfléchis. Monsieur, le monde n'est pas bête ;
 Il n'est pas tant de fots qu'on feint de le penser.
 Veut-on qu'un champ rapporte , il faut l'ensemencer.
 Crois-tu que bonnement pour toi je me réserve ,
 Mon ami ? Sers autrui , si tu veux qu'on te serve.
 Le monde est un marché : chacun pour son argent
 Emporte sa denrée ; oui , Monsieur , tant pour tant ,
 Rien pour rien : & croyez que c'est par-tout de même.
 Les gens qui n'aiment qu'eux ne sont pas ceux qu'on
 aime.

Tu ne viens pas à moi , je ne vais point à toi.
 Votre oncle , par exemple , est adoré ; pourquoi ?
 C'est qu'il vous aime fort , c'est qu'il aime sa niece ,
 C'est qu'il veut bien aimer les gens de notre espece :
 Au feu pour lui , Monsieur , nous nous jetterions tous...
 Pardon , on n'en dit pas peut-être autant de vous.

SOLIGNI.

Quoi , faquin !

DUPRÉ.

Je n'ai pas dessein de vous déplaire ,
 J'en voulois seulement venir à mon affaire...

SOLIGNI.

Va-t-en,

DUPRÉ.

Cent fois au moins , & depuis plus d'un an ;
 Vous m'avez bien promis...

SOLIGNI.

Je t'ai promis... Va-t-en.
 Tu me parles de toi sans fin.

DUPRÉ.

Mais pour mon compte ,
 à part.

Je n'ai pas dit un mot. Cet homme me démonte.

SOLIGNI, *appercevant Saint-Geran.*

Voici notre Caton & mon solliciteur.



SCENE II.

SOLIGNI, SAINT-GERAN,
DUPRÉ *dans le fort.*

SOLIGNI.

TU fais ce qui se passe ?

SAINT-GERAN.

Oui, je fais ton bonheur.

SOLIGNI.

Mon mariage au moins. La nouvelle est très-sûre :
L'oncle, l'oncle est pressant, & parle de conclure.

SAINT-GERAN.

De ton procès d'abord je viens t'entretenir.

SOLIGNI.

Mon procès?... C'est bien dit. Si je vais obtenir
Madame de Melfon, cette affaire importante
Dès-lors devient la mienne, & ton zèle m'enchanté.
Toute femme à son âge abhorre les procès :
Elle veut que du sien j'assure le succès,
Et conjugalement m'ordonne de le suivre.
Je suis... inepte à tout : tu veux bien le poursuivre.
Par hasard, aimes-tu les procès ?

SAINT-GERAN.

Point du tout ;

Mais je sers mes amis aux dépens de mon goût.

SOLIGNI.

Voilà comme il faudroit que fussent tous les hommes.

DUPRÉ, *d part.*

Oh tous, excepté lui.

*Il se jette d'impatience dans un fauteuil, regarde le ciel,
ferme les yeux, croise les jambes.*

SOLIGNI.

Sachons où nous en sommes.

Ce triste procès-là commence...

SAINT-GERAN, *souriant.*

A t'ennuyer.

SOLIGNI.

Beaucoup.

SAINT-GERAN.

Il doit aller au rôle le premier.

COMÉDIE.

23

SOLIGNI.

C'est quelque chose au moins. Ce Président austère,
Si plaisamment grippé contre la vieille mère...

SAINT-GERAN.

Il ne l'est plus.

SOLIGNI.

Prodige ! Et l'Avocat ?

SAINT-GERAN.

Voit bien.

SOLIGNI.

Bon.

SAINT-GERAN.

Je l'ai mis au fait dans un seul entretien.

Le Procureur est prêt.

SOLIGNI.

On n'est pas plus aimable.

SAINT-GERAN, *apercevant Dupré ; qui se recommande encore à lui par signes.*

A propos plaçons-nous enfin ce pauvre diable ?

Je parlerai pour lui, si tu veux.

SOLIGNI, *bas.*

Non, ma foi.

SAINT-GERAN.

Je puis dire deux mots pour son petit emploi.

Soligni, sur son compte il faut que tu t'expliques.

SOLIGNI, *bas.*

Quoi, ce drôle, à lui seul, me vaut trois domestiques.

Je l'estime & je l'aime.

SAINT-GERAN.

Il a servi trente ans.

SOLIGNI, *d part.*

Il ira quinze encor.

DUPRÉ, *d part regardant au fond du Théâtre.*

Ciel, autre contre-temps !

SAINT-GERAN.

Il me reste à vous dire une chose importante,

Qui pour vous... qui pour moi, n'est pas indifférente.

Madame de Melfon... *Il l'aperçoit.*

SOLIGNI.

Tu parois te troubler.

SAINT-GERAN.

C'est d'elle en ce moment que j'allois vous parler ;

Votre oncle m'a chargé... Mais adieu. *Il veut sortir.*

DUPRÉ, *sort avec humeur.*

SCENE III.

Mad. DE MELFON, SOLIGNI,
SAINT-GERAN.

Mad. DE MELFON.

JE vous chasse;
Monsieur de Saint-Geran ! Ne sortez point , de grace ;
Car je me plains de vous.

SAINT-GERAN.

De moi , Madame.

Mad. DE MELFON.

Un peu ;

Un peu , de votre ami ; pardon du double aveu.
J'ai su m'appercevoir , Monsieur , de votre absence ;
à Soligni.

Vous me fuyez. Pour vous , c'est bien pis , quand j'y
pense.

SOLIGNI.

De quoi s'agit-il donc ?

Mad. DE MELFON, à Saint-Geran.

Peut-être d'un malheur.

Jugez-nous. Il s'agit de m'unir à Monsieur.
Personne , autant que lui , n'eût le desir de plaire ;
Et d'abord , il en fit une importante affaire.
Je n' imagine pas un art plus séducteur :
Il ne néglige rien pour s'assurer un cœur ;
Empressement , regards , soins , billets , doux langage ;
Le héros d'un Roman n'eût pas fait davantage.
A mes goûts , à mes loix très-soumis en tout point ,
Si je voulois souper , Monsieur ne dinoit point.
Son jeu , c'étoit le mien ; sa lecture , la mienne ;
Même pour ma musique il fut quitter la sienne :
Je n'exagere point , il alloit jusques-là.
Depuis qu'il a su plaire , oh ce n'est plus cela.
Je suis , ou crois du moins être d'un partie ,
Je tâche ce jour-là d'être presque jolie ,
Me voilà bien parée , & mes chevaux sont mis ;
On m'attend : on m'attend ? Mais il n'a pas permis.

COMÉDIE.

Il me fait prétexter bien vite une migraine ;
Et chez moi , doucement , sa volonté m'enchaîne.
Telle femme lui plaît : il faut la rechercher .
Telle autre me convient , il faut m'en détacher .
Des riens ; mais , en amour , les riens sont quelque chose ;
Et Monsieur , ou décide , ou balancé , ou s'oppose ;
Fait mon esclave enfin ; s'il me faut l'épouser ,
Pourroit bien en venir à me tyranniser .
Eh bien ! que dites-vous d'une pareille flâme ?
Aimeriez-vous , ainsi , vous , Monsieur ?

SAINT-GERAN.

Moi , Madame ?

Mad. DE MELFON.

Etes-vous à l'abri d'un tendre sentiment ?

SAINT-GERAN.

Si j'avois le bonheur... le malheur d'être amant ,
Si celle que j'aimois , ou plutôt que j'adore ;
Enfin , vous ressembloit , je le suppose encore...

Mad. DE MELFON.

Point de galanterie : un Juge ! Y pensez-vous ?

SAINT GERAN.

Je serois trop heureux , non d'adopter vos goûts ;
Mais de les deviner. Obéir , quand on aime ,
Est sans doute un devoir ; que dis-je un besoin même ;
Et , comme dans ce cœur j'aimerois à saisir
Le plus secret penchant , le plus foible desir ;
Je saurois épier , respecter un caprice ;
Et s'il falloit pour vous faire un grand sacrifice ,
(En est-il donc qu'il coûte aux cœurs vraiment épris !)
Vous pourriez , à jamais , en ignorer le prix .

Mad. DE MELFON.

Quel langage flatteur ! que de choses touchantes !...
Vos déclarations , Monsieur , seroient charmantes ,
Si vous aimiez .

SOLIGNI.

Mais , oui .

SAINT-GERAN , à part.

Me suis-je décelé ?

SOLIGNI.

Jamais si tendrement...

Mad. DE MELFON.

Vous ne m'avez parlé .

SOLIGNI , en riant .

S'il parloit d'après lui ?

Mad. DE MELFON.

Vous pourriez être à plaindre.

SOLIGNI.

Ah ! l'ami le plus cher n'est que le plus à craindre.

Mad. DE MELFON.

On le dit. Mais, Monsieur, vous entendez ?

SOLIGNI.

J'entends

Qu'il exprime très-bien tout l'amour que je sens.

Mad. DE MELFON *hausse les épaules & sourit.*

SOLIGNI.

Graces, figure, esprit, brillante renommée ;

Madame, tout vous dit que vous êtes aimée.

Mais moi, qui veux fixer un objet adoré,

Moi, d'amis, d'ennemis, de rivaux entouré,

Quand pour eux, contre moi, mille amans vous con-

jurent ;

J'ai besoin que souvent vos égards me rassurent ;

Aussi je me permets de combattre vos goûts :

Un sacrifice où deux me répondent de vous.

Mad. DE MELFON, *à Saint-Géran.*

Mais le tour est nouveau.

SOLIGNI.

Le nombre m'encourage,

Et j'en voudrois encore exiger davantage.

Mad. DE MELFON.

Observez qu'il répond, c'est un de ses talens,

A des mots sérieux, par des mots très-galans :

Cette preuve d'amour m'est très-suspecte encore.

*à Soligni.**à Saint-Géran.*

Mais ce procès ... Monsieur, j'ai, moi qui les abhorre,

Un procès important, que Monsieur, par malheur,

S'étoit chargé d'abord de suivre avec chaleur.

J'ai vu s'évanouir tout-à-coup ce grand zèle.

SAINT-GERAN.

De ce procès peut-être il a quelque nouvelle.

Mad. DE MELFON.

L'amour probablement le lui fait oublier.

SOLIGNI.

Madame, *Il doit aller au rôle le premier,*

Mad. DE MELFON.

Quoi ! ... Mais ce Président armé contre ma mere ?

SOLIGNI.

Il ne l'est plus.

COMÉDIE.

Mad. DE MELFON.

27.

à Saint-Géran.

Vraiment ? Eh bien , il a su faire

Un miracle à peu-près.

SOLIGNI.

L'Avocat voit très-bien ;

Nous l'avons mis au fait dans un seul entretien.

Mad. DE MELFON à Saint-Géran.

Il n'a rien oublié.

SAINT-GERAN , à part.

Rien.

Mad. DE MELFON.

Chaque mot m'étonne.

SOLIGNI.

Le Procureur est prêt.

Mad. DE MELFON à Saint-Géran.

Il faut qu'il me pardonne.

SAINT-GERAN à part.

Fort bien , grace à mes soins , ils vont être d'accord.

Mad. DE MELFON au même.

Ne prononcez-vous pas que je l'accuse à tort ?

C'est qu'il est des momens où votre ami ... que j'aime ,

Ne se ressemble pas tout-à-fait à lui-même.

Il néglige les riens , redoute fort l'ennui ,

Mais , dans l'occasion , on peut compter sur lui ,

A des excuses même il pourroit me contraindre.

Le gain de mon procès est maintenant à craindre ;

Je ne vois plus alors quel prétexte opposer ,

Et par reconnoissance , il faudra l'épouser.

Elle s'en va.

SAINT-GERAN à part , avec douleur.

Je donne à mon rival les moyens de lui plaire.

Mad. DE MELFON.

Vous allez voir bientôt & votre oncle & ma mere. . .

Elle sort en souriant.

SCENE IV.

SOLIGNI , SAINT-GERAN.

SOLIGNI.

C Harmante ! mais je touche au terrible moment .

SAINT-GERMAIN très-doux.

Qu'appelles-tu , terrible ?

D 2

28 L'HOMME PERSONNEL ;

SOLIGNI.

Eh , sans doute !

SAINT-GERAN.

Comment ! . . .

L'aimez-vous ?

SOLIGNI.

Si je l'aime ! . . . Est-ce à ma fantaisie ,

N'est-ce point à la leur plutôt qu'on me marie !

Je puis , même en aimant , frémir d'un tel état.

T'es-tu jamais bien dit ce que c'est qu'un contrat ?

On m'enchaîne : à quel prix !

SAINT-GERAN.

Tu calcules , je pense !

SOLIGNI.

Pourquoi non ?

SAINT-GERAN.

Vous auriez cet excès de prudence ,

Vous qui croyez aimer ! Eh , laissez aux parens ,

Laissez de l'intérêt les regards pénétrants.

Cette froide manie , aujourd'hui si commune ,

Qui rend dans un contrat hommage à la fortune ,

Qui compte l'or pour tout , pour rien le sentiment ,

Qui réduit en calcul le bonheur d'un amant ,

Peut leur être permise entr'eux & leur Notaire ;

Le soin de rédiger peut être leur affaire :

La nôtre est de souffrir de ces délais honteux ,

D'approuver , de ne rien discuter après eux ;

De signer avec joie ; & , j'oserai le dire ,

A ces mots d'un ami , si vous pouvez sourire ,

Ce lien si touchant , ce bonheur d'être époux ,

Soligni , pardonnez , est-il donc fait pour vous ?

SOLIGNI.

Tu brûles que j'épouse : ah ! raisonnons , de grace.

Que n'êtes-vous , Monsieur , un moment à ma place !

SAINT-GERAN.

A ta place , dis-tu ? . . . Votre oncle , Soligni ,

M'a . . .

SOLIGNI.

J'entends ; gagne-moi ce procès , mon ami ,

Et ne m'honore plus de pareille apostrophe.

SAINT-GERAN veut encore lui parler & faire un dernier effort sur lui-même ; son trouble l'en empêche ; il sort.

SOLIGNI seul.

Eh bien , je parirois qu'il se croit philosophe . . .

Ne vient-on pas ?

SCÈNE V.

Mad. DE LIMEUIL , GERCOUR ;
SOLIGNI.

SOLIGNI à part , appercevant Mad. de Limeuil.

Voyons si tout est à mon gré.

Mad. DE LIMEUIL à part appercevant Soligni.

Je me le suis promis , je le déchiffrerai.

GERCOUR.

Baïse-moi , mon enfant , & la main de Madame ,
Vite. Sa fille enfin va devenir ta femme.

SOLIGNI présente un siège à Mad. de Limeuil.

Mad. DE LIMEUIL à part.

Dissimulons un peu.

GERCOUR prenant un fauseuil.

Ton oncle se résout

A te donner . . .

SOLIGNI s'essayant aussi.

Je fais que vous me donnez tout ;

C'est le bruit de Paris , mon cher oncle.

Mad. DE LIMEUIL à part.

Il est presté.

SOLIGNI.

Mais je ne suis pas seul ; & , sans être modeste ,
Je dois à vos bontés recommander ma sœur.

GERCOUR en riant.

Tu crois que je l'oublie ?

Mad. DE LIMEUIL.

Il nous montre un bon cœur.

SOLIGNI à Mad. de Limeuil.

C'est qu'avant tout , mon oncle aura pensé peut-être ,
Trop pensé sûrement que son neveu . . . doit être
Héritier de son nom , & que ce nom connu
Par un certain éclat veut être soutenu.

GERCOUR riant.

Il se fait de mon nom une idée un peu grande.

SOLIGNI.

Le bonheur de ma femme est ce que je demande.
Que ne leur faut-il pas ? Consultez les époux ,
En parure , chevaux , ameublemens , bijoux ,
Soupers , petite loge , & même fantaisie !
Avoûrai-je mon foible ? Un goût , une folie ,

30 L'HOMME PERSONNEL;
Qu'il me faudroit combattre, en disant : *Je ne puis ;*
Ne flétriroient le cœur ; voilà comme je suis.

GERCOUR.

Ce délire m'enchanté.

Mad. DE LIMEUIL à part, & avec réflexion.

Il est adroit.

GERCOUR.

Madame,

Nous aurons un époux amoureux de sa femme ;
Il en fera parlé ; tu me plais fort. Et bien ,
Sois l'arbitre du sort de ta sœur , & du tien :
Prononce.

SOLIGNI.

Vous savez combien elle m'est chère. . .

Mad. DE LIMEUIL.

Mais . . .

SOLIGNI à Mad. de Limeuil.

Mais dans sa province, à l'ombre de ma mère,
Cet enfant, c'est un ange, en a comme hérité
Ce goût de modestie & de simplicité ,
Si précieux, dit-on, à qui l'a pu connoître.

Mad. DE LIMEUIL.

Nécessaire au bonheur.

SOLIGNI,

A la vertu peut-être.

GERCOUR.

Le bonheur, la vertu ! Marchons, explique-toi,

Mad. DE LIMEUIL d'un air fin.

Mais il s'explique assez : un usage, une loi,
[Dans plus d'une famille usage héréditaire]
Est de créer un chef, qui, seul dépositaire
Des titres & des biens, transmet le rang, le nom
Perpétue, en un mot, l'éclat d'une maison.
Il ne dit rien de plus.

SOLIGNI,

Je crois qu'un homme sage

Peut bien ne pas en tout adopter cet usage.

GERCOUR.

Il lui paroît cruel, & bon à supprimer.

SOLIGNI vivement.

Mon cher oncle, s'il faut librement s'exprimer,
Je crains fort que ma sœur, que je crois bien connoi-
tre . . .

GERCOUR.

Tu m'alarmes.

COMÉDIE.

31

MAD. DE LIMEUIL à part.

Ceci prend couleur.

SOLIGNI.

Oui, peut-être

A-t-elle un goût ?

GERCOUR *se rapprochant de son neveu.*

Plus bas ; pour qui ?

SOLIGNI.

Qu'assez souvent

On veut en vain combattre.

MAD. DE LIMEUIL.

Un goût pour le couvent.

SOLIGNI.

Oui, Madame.

MAD. DE LIMEUIL *se détourne & sourit.*

GERCOUR.

Quoi donc, sa sœur ! ... quelle démence !

Je aurai la guérir de ce reste d'enfance ;

C'est moi qui t'en réponds ; cesse de t'effrayer.

J'aime, j'aime Julie, & veux la marier.

SOLIGNI.

Marier, qui !

GERCOUR.

Ta sœur. Je ne le conçois guere :

Est-ce qu'on ne marie au monde que les freres ?

Je veux également voir ici, près de toi,

Ses enfans & les tiens jouer au tour de moi.

Sans m'être marié, je me croirai grand'pere.

SOLIGNI.

Mon oncle, des enfans ! dans Paris ! Eh, qu'en faire ;

Si l'on n'est pas. ...

MAD. DE LIMEUIL.

Très-riche !

GERCOUR.

On l'est toujours assez.

Que veut-il dire donc ? Mais vous l'enhardissez.

SOLIGNI *bas à son oncle.*

Ce sont ses petits fils.

GERCOUR *avec humeur.*

Aime un peu moins ta femme.

Ecoute, & résumons. *Ses petits fils !* ... Madame,

De mon bien, par contrat, je voulois aujourd'hui

Faire un partage égal entre sa sœur & lui.

Mais à l'avantager je vois que l'on m'oblige :

Je lui donne ma charge ; & seulement j'exige ;

[Tu veux être sans doute utile à ton pays]

32 L'HOMME PERSONNEL ;
Que tu l'exerces.

SOLIGNI *d parti.*

Ciel !

GERCOUR.

Je crois que tu pâlis.

Mad. DE LIMEUIL d'un air bon.

Mais la condition nous paroît un peu dure :
On peut être sans goût pour la magistrature.

GERCOUR se levant.

Mais vous me le gâtez , Madame ; & je ne peux
Entendre de sang-froid des mots si dangereux.

Il n'a voulu , ni faire , en homme de finance ,

Par un travail léger , une fortune immense ,

Ni défendre son Prince au péril de ses jours ,

Ni se mêler en rien des intérêts des Cours ,

Ni d'un Abbé vermeil étaler la figure ;

Il se réservoit donc pour la magistrature.

Vous agréez sans doute un gendre magistrat ,

Et Madame permet qu'on serve un peu l'Etat.

SOLIGNI.

Nos plus chers intérêts , après tout , sont les nôtres.

S'enchaîner par devoir au service des autres ?

Mad. DE LIMEUIL.

Il n'est pas très-flatté de cet excès d'honneur.

SOLIGNI.

On ne se doit enfin qu'à son propre bonheur.

*Mad. DE LIMEUIL se leve tout à coup , le salue d'un air
ironique , & sort.*

GERCOUR stupéfait , la regardant , regardant son neveu.

Qu'est-ce donc ; Quoi , Madame ! . . .

Il la suit , & demeure ébahi au milieu du théâtre.

Elle fuit ?

SOLIGNI *immobile.*

Quel silence !

SCENE IV.

GERCOUR , SOLIGNI.

GERCOUR.

Ciel , & je me plaignois de son trop d'indulgence !
Tes grands mots , les raisons que tu viens m'al-
léguer ,

Ton amour paternel t'a fait extravaguer.

Apprends

Apprends qu'il ne faut point outrer les vertus même.

SOLIGNI.

Quoi ! je prends un parti que je puis dire extrême.
 J'épouse ! Je consens à tripler mes besoins.
 Je veux bien m'enchaîner , *me* fatiguer de soins ,
 Prodiguer *ma* fortune au luxe d'une femme ,
 A ses enfans ; pour eux , ainsi que pour Madame ,
 Me sacrifier , *moi* ; comme un sot entasser ;
 Quand je devrois jouir , pour d'autres amasser.
 Si *moi* j'immole ainsi toute *mon* existence ,
 A des indemnités j'ai quelque droit , je pense.

GERCOUR qui plusieurs fois a regardé d'un air inquiet du côté
 par où Mad. de Limeuil est sortie.

Et *moi* , *moi* , j'ai besoin de te voir marié ;
 De ce brusque départ , *moi* je suis effrayé ;
Moi , je te veux époux , magistrat , quelque chose ;
 Ce n'est pas à ton âge enfin qu'on se repose ;
 Crois que je serai juste , & doterai ta sœur.
 De ses charmes dans peu fortuné possesseur ,
 Ton ami Saint-Géran deviendra ton beau-frère.
 Je suis touché pourtant des regrets de ta mère . . .

Très-haut.

Répare ta sottise , & dans nos entretiens ,
 Laisse tes *moi* sur-tout , pour ne songer qu'aux miens :
 Si tu m'aimes enfin , donne-m'en quelque preuve.
 Mais ma bonté pour toi te semble à toute épreuve !
 Mon cher neveu , songez qu'elle peut se laisser.
 C'est en la méritant qu'il faudroit l'exercer.
 Je veux pour votre honneur qu'elle soit applaudie.
 Je ne suis pas un oncle enfin de Comédie ,
 Une dupe , un Géronte ; & , malgré vous , Monsieur ;
 Je saurai , je le dois , faire votre bonheur.
Moi , *moi* ! . . . C'est *moi* , cruel , que ton destin regarde.
 Enfin ton mariage & ma charge , prends garde.
 Songez-y. *Il sort.*

S C E N E V I I .

SOLIGNI seul , se retournant vers son oncle sorti.

Votre charge ! Un éternel ennui ;
 Un dévouement stupide aux intérêts d'autrui !

E

54 L'HOMME PERSONNEL;

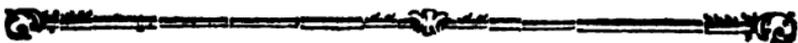
à lui-même , en souriant de dépit.

Et sous un autre joug il veut que je m'engage ,
De l'hymen de ma sœur se fait la douce image ,
Me tourmente à plaisir de ses soins obligeans :
Cet homme se croit né pour marier les gens.
Mais quoi ! de nœuds cruels faut-il que je me lie ?
Une charge ! une femme ! & l'hymen de Julie !
D'une sorte d'effroi je me sens agiter.
C'est acheter son bien , ce n'est pas hériter.
A son patriotisme , oui , je veux me soustraire.
Mais comment ! mais pourrai-je esquiver sa colere ?
Cela ne sera point très-facile , je croi.
N'importe ; & n'oublions ici ni lui , ni moi.

Fin du second Acte.



A C T E III.



SCENE PREMIERE.

Mad. DE LIMEUIL, Mad. DE MELFON
LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, tient ses enfans par la main, & les emmene en silence au fond du Théâtre.

LIMEUIL.

Pourquoi ce front sévere ?

Mad. DE LIMEUIL.

Ecoutez , mes enfans :

J'ai vécu malheureuse un peu plus de trente ans ;
Trente ans & trente jours sous le plus dur empire.
Fut mon mari (pardon, tout Paris peut le dire
Son nom étoit cité ; je ne vous apprends rien ;
Victimes comme moi, vous le savez trop bien.)
Dans l'univers entier il ne vit que lui-même ;
Il ne tenoit qu'à lui par goût & par système :
De ses humbles sujets despote environné ,
Tout ce qui respiroit pour lui seul étoit né.

Tout pour lui , rien sans lui , telle étoit sa manie.
 Ne pouvoit-il dormir ? aussi-tôt l'insomnie
 Devenoit un devoir pour toute sa maison :
 Dormoit-il ? L'univers dans un calme profond
 Devoit s'anéantir. Une nuit (en soixante ,
 J'ai retenu l'année ;) on me croyoit mourante ,
 D'une heure ou deux peut-être ou hâte son réveil ,
 Le sot qui n'avoit pas respecté son sommeil ,
 Reçut à son lever une leçon très-forte ,
 Deux jours après eut tort , & fut mis à la porte.
 Et l'aimable mari dont il te fit présent !
 Un rieur hébété , le plus triste plaisant ,
 Louche & vieux ; & pourquoi ? C'est que feu votre
 pere ,
 N'ayant que peu d'amis , étoit fort sédentaire ,
 Et que Melfon , les soirs , venoit assidûment
 Ou faire son piquet , ou narrer longuement.
 L'heureux choix pour sa fille !

Mad. DE MELFON.

Eh , de grace , ma mere ...

Mad. DE LIMEUIL.

Mes enfans , ce n'est point un songe , une chimere ;
 A mes yeux mon mari vient de se remontrer ;
 Il vit ; dans la famille il est prêt à rentrer.

A sa fille *A son fils.*

C'est Soligni. J'ai vu ce Soligni , qu'elle aime ,
 Déshériter sa sœur.

L I M E U I L.

Quoi ! ...

Mad. DE LIMEUIL.

Sa sœur , elle-même ...

Ne recule donc point.

Mad. DE MELFON.

Je lui fais des défauts ;

Et dont j'ai même osé lui dire quelques mots :

Mais il est bon.

Mad. DE LIMEUIL.

Pour lui.

Mad. DE MELFON.

Je négligeois de suivre
 Mon procès , par exemple ; il veut bien le poursuivre ,
 Vous en doutez peut-être ; il vous faut un témoin :
 Consultez son ami.

Mad. DE LIMEUIL.

Je n'en ai pas besoin.

en riant.

Il daigne apparemment travailler pour lui-même ;
Il voit dans ce procès ta fortune qu'il aime.

à son fils.

Et toi, d'un autre amour tu viens me tourmenter ;
Il ne te suffit pas, cruel, de t'entêter
D'un état meurtrier dont le nom me désole,
Qui souvent, tu le fais, me fait devenir folle ?
Tu veux encore . . . Eh, crois à mes pressentimens,
Un beaufrere pareil te peseroit long-temps.

Mad. DE MELFON.

Mais il a des amis . . .

Mad. DE LIMEUIL.

Dont il se sert, je gage.

LIMEUIL.

Aux vertus de Julie, eh qui ne rend hommage !

Mad. DE LIMEUIL.

Oserois-tu m'en dire autant de Soligni ?

Mad. DE MELFON.

Ses parens l'aiment tous.

Mad. DE LIMEUIL.

Sont-ils aimés de lui ?

LIMEUIL.

A son oncle sans cesse elle se sacrifie.

Mad. LIMEUIL.

Elle ? Cela se peut ; pour lui, je l'en défie.

à Mad. de Melfon.

Souge, souge au malheur de vivre un siecle entier
Avec un de ces gens ou de marbre ou d'acier,
Qui d'eux-mêmes, sans cesse & par-tout idolâtres,
De leur *moi* tyrannique amans opiniâtres,
S'honorent d'un regard & d'un culte assidu,
Qui bornent l'Univers à leur individu,
Appellent la bonté ridicule ou foiblesse,
Qui n'aiment rien, mais rien, pas même leur maitresse;

à voix basse.

Feu Monsieur de Limeuil en eut... assez, je croi,
Qu'il n'aimoit guere moins ou guere plus que moi.

Mad. DE MELFON.

Ciel, sur un premier choix déjà tyrannisée..!

Ma mere., je suis libre... & très-autorisée..

COMÉDIE.

37.

Mad. DE LIMEUIL prenant la main de sa fille.

Si tu peux te haïr, me haïr à ce point,
A tes noces d'abord, non, je n'assiste point;
Je n'en le signe pas ce contrat qui m'irrite.

à son fils.

Toi, tu n'es pas majeur, & je m'en félicite.
à elle-même.

Dieux, avec mon mari j'ai bien assez vécu;
Je n'y veux point revivre.

Elle s'en va; le frere & la sœur se regardent quelque temps. Mad. de Melfon la suit.

SCÈNE II.

LIMEUIL *seul.*

AI-je bien entendu !

Pourquoi l'hymen d'un fils dépend-il de sa mere ?

Il apperçoit Julie.

SCÈNE III.

JULIE, LIMEUIL.

LIMEUIL,

JE suis au désespoir. Elle sort : votre frere..
Son nom seul, pardonnez, la met presque en fureur.
C'est peu de s'opposer à l'hymen de ma sœur ;
Elle m'a défendu de penser à vous-même.

JULIE.

à part.

Quoi, Limeuil..! Se peut-il ? Quelle rigueur extrême ?

LIMEUIL *à part.*

De cet état cruel ne pourrois-je sortir !

JULIE.

Votre mere ne peut, dites-vous, consentir..

A l'hymen de mon frere ?

LIMEUIL.

Eh daignez dire au nôtre.

Que ma douleur au moins jouisse de la vôtre.

Ma sœur peut à son gré disposer de sa main,

38 L'HOMME PERSONNEL;

Et l'osera peut-être ; elle est aimée , enfin
On le lui dit du moins : & moi , quelle injustice !
Moi , puni d'être jeune , il faut que j'obéisse ,
Que je prenne la loi de cœurs indifférens ,
Et je dois être heureux... par avis de parens !

JULIE.

Ah , si j'aimois ; Limeuil , vous seriez plus à plaindre.
C'est sur-tout à vos yeux qu'il faudroit me contraindre :
Votre mere à jamais me défend d'être à vous...
Près de la mienne , hélas , mes jours étoient si doux !
avec la douleur la plus marquée.

Ce cœur est libre au moins... & je... m'en félicite.

LIMEUIL.

Ciel , est-ce un tel aveu que le mien sollicite !
De ma mere & de vous je saurai me venger ;
Je vais être par-tout où fera le danger ;
Je brûle d'y courir , & n'ai plus d'autre envie
Que d'être (il le faut bien) prodigue de ma vie.

JULIE *lui saisissant la main.*

Vous me faites frémir. Obtenez désormais
L'aveu de votre mere...

LIMEUIL.

Et le vôtre ? Jamais.

JULIE.

Celui de votre mere .. est le plus difficile.

LIMEUIL.

Qu'entends-je ! son refus devoit donc m'être utile !
Il lui baise la main.

Il me désespéroit ; je dois m'en réjouir.
Sans lui de mon bonheur je n'aurois pu jouir.
Est-il vrai ? Cet espoir n'est pas imaginaire ?
Vous m'aimiez ? Je n'ai pas le malheur de déplaire.

JULIE.

Vous!.. Ce pénible aveu doit-il se répéter ?

LIMEUIL.

Que je l'entende encor pour ne pas en douter.

JULIE.

Ciel , j'apperçois mon frere ! A-t-il pu nous entendre ?

LIMEUIL *troublé.*

Rassurez-vous.

JULIE.

Peut-être il vient pour vous surprendre,
Exprès pour vous parler.

COMÉDIE.

LIMEUIL.

Pour me parler !

JULIE.

J'ai su

Que seul avec mon oncle il s'est entretenu,
Et que souvent mon nom est sorti de sa bouche.
Il m'aime, & s'intéresse à tout ce qui me touche.
A notre insu peut-être il vouloit... *Elle n'ose achever.*

LIMEUIL.

Nous unir ?

J'ai peine à le penser.

JULIE.

Mais je le vois venir.

Elle s'en va.

LIMEUIL.

Je l'attends : vous saurez tout ce qu'il va me dire.

SCÈNE IV.

LIMEUIL, & dans le fond du Théâtre SOLIGNI.

SOLIGNI *à part, s'avançant.*

ENfin ma mere écrit comme je le desire.
Le départ de Julie est à peu-près fixé,
De loin, pour son hymen on sera moins pressé.

LIMEUIL, *à part.*

Pourrai-je réussir à ramener ma mere ?

SOLIGNI *à part.*

Le mien, il faut le rompre, & bientôt, & j'espere ;
Sans brusquer le cher oncle.

LIMEUIL *à part.*

Il ne m'apperçoit point.

SOLIGNI.

Cette maudite charge est bien un autre point.

Il apperçoit Limeuil, & tout-à-coup d'un air rêveur & gai.

Il faut que ce Limeuil me serve à quelque chose...
En faire un Président ? cela seroit bon. *haut.* J'ose
Vous distraire, Monsieur. Je médite un projet
Très-important pour vous.

LIMEUIL.

Pour moi !

SOLIGNI,

J'ai pour objet

40 L'HOMME PERSONNEL;
Votre bonheur. Causons.

LIMEUIL *étonné.*

Mon bonheur!

SOLIGNI.

Oui, le vôtre.

Je ne me pique pas de valoir mieux qu'un autre ;
Mais d'une idée heureuse il faut vous prévenir :
A mon oncle lui-même elle peut convenir.
Il a pour vous , Limeuil , une estime infinie ,
Et de plus , sa famille à la vôtre est unie.

LIMEUIL *avec transports.*

Je serois trop heureux de ferrer ces liens.

SOLIGNI.

L'expression me flatte , & vos vœux sont les miens.

LIMEUIL.

à part. *haut.*

Julie a deviné. Vous espérez?..

SOLIGNI.

J'espère.

Qu'on pourroit décider mon oncle à cette affaire ,
Pour peu , bien entendu , qu'on eût soin d'appuyer.

LIMEUIL *à part.*

Ceci n'est point obscur ; il veut nous marier.

SOLIGNI.

Je vois pourtant...

LIMEUIL.

Quoi donc , que voyez-vous ?

SOLIGNI.

Peut-être..

LIMEUIL.

Une difficulté ? Faites-la moi connoître.

SOLIGNI.

Mais un nouvel état... des devoirs sérieux...

LIMEUIL.

Ils me seroient sacrés.

SOLIGNI *à part.*

Il accepte.

LIMEUIL *à part, avec joie.*

Grands Dieux !

Portant la main sur le cœur de Soligni.

Ce cœur n'est pas connu. Je lui rendrai justice :

J'instruirai tout Paris d'un si rare service.

Vous faites mon bonheur.

SOLIGNI.

Vraiment !

LIMEUIL.

Vous m'enchantez...

Permettez, Soligni...

SOLIGNI.

Cher Limeuil, permettez !...

*Ils se serrent dans les bras l'un de l'autre, & restent
quelque temps muets d'attendrissement & de joie.*

LIMEUIL *lui tendant la main.*

Je serai désormais votre ami le plus tendre.

SOLIGNI.

Oh çà, puisque si bien nous savons nous entendre ;

Dès ce jour à mon oncle il faut vous adresser,

D'un cercle de parens l'investir, le presser.

Que disoient-ils donc tous de votre ardeur guerrière ;

De ce noble engouement pour l'état militaire ?

Ce que c'est que les bruits !

LIMEUIL.

On ne se trompe pas !

SOLIGNI.

On ne se trompe point !

LIMEUIL.

Quel obstacle, en ce cas,

Voyez-vous ?..

SOLIGNI, *riant.*

Quel obstacle !

LIMEUIL.

Oui.

SOLIGNI.

La demande est bonne !

Vous ne voulez pas être, au moins je le soupçonne,
Colonel à la fois & Président ?

LIMEUIL, *très-étonné.*

Qui, moi,

Président !

SOLIGNI.

Président, oui sans doute.

LIMEUIL.

Ma foi,

Je ne vous entends plus.

SOLIGNI.

Comment, la chose est claire ;

La charge de mon oncle !

LIMEUIL.

Ha ! à part. l'offre est singulière !

SOLIGNI.

Vous acceptez d'abord d'un air très-empressé,

F.

42 L'HOMME PERSONNEL ;
Avec enthousiasme ; & vous voilà glacé !
Songez donc ; votre nom dans la Robe est illustre ,
Et , créé dans la Robe , il lui doit tout son lustre .
Pere , aïeul , bifaïeul , je ne vous l'apprends pas ,
Tous les Limeuils , les bons , ont été Magistrats ..

LIMEUIL *encore troublé .*

Vous savez mieux que moi ... ma généalogie .

SOLIGNI .

Vous avez des talens , des mœurs , de l'énergie ,
Un goût pour le travail qu'on se plait à citer :

Il le prend par la main .

Vous ferez un grand Juge , à ne vous point flatter .
Ainsi que ses dangers , la guerre a ses intrigues .
Dans la Robe , on n'est point éclipsé par des brigues ;
On sert aussi l'Etat ; on voit très-volontiers ,
On voit autour de soi vieillir ses héritiers :
Et puis , entendez donc votre mere alarmée ,
Osant à peine ouvrir des lettres de l'armée ,
Traînant des jours plaintifs au désespoir livrés ,
Faisant chaque campagne encor que vous ferez .
Ah cruel !

LIMEUIL , *d part.*

O Julie !

SOLIGNI .

Une mere tremblante .

LIMEUIL , *d part.*

Il me donne peut-être une idée excellente .

SOLIGNI .

Vous voilà décidé .

LIMEUIL , *d part.*

Dieux , si par ce moyen

Je pouvois parvenir !..

SOLIGNI .

Que dites-vous donc ?

LIMEUIL , *hésitant.*

Rien .

Je dis que ce n'est point un service ordinaire .

SOLIGNI .

Je le crois .

LIMEUIL .

Soligni , vous croyez que ma mere...

SOLIGNI .

En feroit transportée .

LIMEUIL .

Ah je m'en flatte aussi .

COMÉDIE

43

Mais je crains que votre oncle...

SOLIGNI.

Il en seroit ravi.

Ce seroit un moyen d'obtenir... son estime?

LIMEUIL.

SOLIGNI.

Il vous respecteroit.

LIMEUIL.

Cet espoir me ranime ;

Et ce n'est point , Monsieur , m'obliger à demi.

à part. haut.

Jé pourrois être un jour ... son neveu , son ami ?..

Allons , votre éloquence a sur moi trop d'empire.

SOLIGNI.

Fort bien.

SCÈNE V.

SOLIGNI, LIMEUIL, DUPRÉ.

SOLIGNI.

ET Saint-Géran ?

DUPRÉ, essouffé.

A peine je respire.

Parle & respire après.

SOLIGNI.

DUPRÉ.

Il n'a point reparu.

SOLIGNI.

Retourne.

DUPRÉ.

J'ai , chez lui , cinq fois au moins couru.

SOLIGNI.

à Limeuil.

Paresseux. Mais sur-tout du secret , du silence ,
Ne me commettez pas.

LIMEUIL.

J'entends. J'ai l'espérance

D'être aidé de ma mere.

SOLIGNI.

Aidé très-puissamment ;

J'y compte. Mais adieu.

LIMEUIL à part, en sortant.

Cet ami d'un moment

F 2 .

44 L'HOMME PERSONNEL ;
Me sert plus qu'il ne veut , & plus que lui peut-être.
SOLIGNI à père , le voyant sortir.

Je le tiens donc : & d'un.

DUPRÉ , appercevant de loin Saint-Géran.

Vous l'allez voir paroître.

SOLIGNI.

Bon.

SCENE VI.

SOLIGNI seul.

LImeuil dit très-bien , sa mere va l'aider :
Mon oncle la ménage , & pourra lui céder ;
Je gagnerai du temps. Oui ; mais faut-il que j'aime !
Et suis-je jusques-là l'ennemi de moi-même ?..
Il faut savoir se vaincre , & maîtriser son cœur.
C'est rompre mon hymen & celui de ma sœur ;
Oh , ce double succès me paroît impayable.

SCENE VII.

SOLIGNI , SAINT-GERAN ,

SOLIGNI.

MAis , mon cher Saint-Géran , vous êtes introuvable :

Que devenez-vous donc ?

SAINTE-GERAN.

Je suis à ce procès

Dont je verrai la fin , & , je crois , le succès ,
Qu'on juge au moment même. Abrege , je te prie ,
Car je vais me sauver.

SOLIGNI.

Non , car je te marie.

SAINTE-GERAN.

Tu veux me marier !

SOLIGNI.

Tu t'occupes de moi ;

Il faut bien qu'à mon tour je m'occupe de toi.
Une beauté , piquante , & , quant au caractère ,
L'esprit & la fortune , objets à ne point taire..

SAINT-GERAN

Fortune, esprit, gaité, raison, charmes, douceur;
Elle a tout, tu le veux, je le crois : serviteur.

SOLIGNI *le revoit.*

SAINT-GERAN.

Faut-il te l'avouer ? Cette *beauté* peut-être
Compteroit sur mon cœur ; je n'en suis plus le maître.
Ne m'arrête donc plus ; trêve à de vains propos.

SOLIGNI.

Quoi, vous aimez ?

SAINT-GERAN.

Oui, j'aime.

SOLIGNI.

Ah, fort mal à propos !

à part.

Aimerait-il ma sœur ?

SAINT-GERAN :

Cesse, je te supplie...

SOLIGNI.

Ton amour, Saint-Geran, peut être une folie :
Le choix que fait un tiers est toujours plus sensé.
Parle-moi sans détour : es-tu bien avancé ?

SAINT-GERAN *à part.*

Ceci devient cruel.

SOLIGNI *d'un air inquiet.*

Selon toute apparence ;

Tu peux te croire aimé ?

SAINT-GERAN, *très-ému.*

J'aime sans espérance.

SOLIGNI.

Bon, tant mieux ! Or écoute : on peut très-bien guérir
D'un objet par un autre.

SAINT-GERAN.

Irai-je m'attendrir,

Epouser par ton ordre ! Adieu. *Il s'en va.*

SOLIGNI.

Mais daigne apprendre...

SAINT-GERAN.

Rien.

SOLIGNI.

Son nom seulement.

SAINT-GERAN.

Je ne veux pas l'entendre.

SOLIGNI.

Parbleu, vous l'entendrez ; mais où courez-vous donc ?

Servir, j'ai trop tardé, madame de Melfon.

Il sort.

SOLIGNI.

Cruel homme, c'est elle.

SAINT-GERAN, *qui rentre.*

Eh qu'oi, c'est?...

SOLIGNI.

Elle-même.

SAINT-GERAN, *avec joie.*

Qu'il s'agit?...

SOLIGNI.

D'épouser.

SAINT-GERAN.

Ma surprise est extrême.

Vous ne l'épousez pas ?

SOLIGNI.

J'ai bien réfléchi ; non.

SAINT-GERAN, *avec transport.*

Quoi, je!... Mais que dira madame de Melfon ?

Au moment où pour vous demandée & promise...

SOLIGNI.

Elle sera flattée encor plus que surprise.

Parle-lui, si tu veux, d'un amour très-discret,

D'un feu mal étouffé, depuis long-temps secret.

Jure que tu ne peux vaincre sa violence,

Et que, las en un mot de souffrir en silence,

L'impérieux amour dont tu subis la loi,

En triomphe, à ses pieds, t'amène malgré toi ;

Un de ces vieux Romains faits à toutes les belles,

Et qui, comme l'on fait, sont toujours neufs pour elles.

SAINT-GERAN.

Ton ami passeroit pour un monstre à ses yeux.

SOLIGNI.

Jamais ces monstres-là ne furent odieux.

SAINT-GERAN.

Elle t'aime : comment croire que je lui plaise !

SOLIGNI.

Oh, là-dessus encor je vais te mettre à l'aise.

De ma façon d'aimer elle se plaint déjà ;

Elle t'a pris pour juge : il faut partir de-là.

Dis-lui que, peu commode, exigeant par système,

Je serois un époux... amoureux de lui-même ;

Que tu vois à regret son bonheur compromis ;

Que tu me fais par cœur comme on fait ses amis ;

C O M É D I E.

17

Que peut-être j'irois jusqu'à la tyrannie :
Je te permets, tu vois, même la calomnie.
Je t'en remerciai.

SAINT-GERAN.

Mais toi-même tantôt...

SOLIGNI.

Mais tu ne vois donc pas que c'est ce qu'il te faut ?
Laisse, mets de côté cet amour ridicule,
Ce feu triste & secret qui te mine ou te brûle.

SAINT-GERAN.

Eh quoi, de tant d'attraits je vous ai cru charmé ?

SOLIGNI.

Je ne me souviens pas d'avoir autant aimé ;
Mais tu ne nieras point qu'on peut s'aimer soi-même,
Et je dois redouter jusqu'à mon amour même ;
Cet amour l'aideroit à me tyranniser.
Je me crois trop sensible enfin pour l'épouser.

SAINT-GERAN, d'un air grave & sensible.

Votre oncle, Soligni, tient à ce mariage.
Lassé de vos refus, sa fortune & son âge
Méritaient des égards...

SOLIGNI.

Aussi, sans hésiter,
A mon insu, mon cher, il faut me supplanter.
Héros de l'amitié, par égard pour vous-même,
Ou par pitié pour moi, dans mon péril extrême,
Eh, mariez-vous donc ; il le faut.

SAINT-GERAN.

Soligni !

SOLIGNI.

Saint-Géran ! A quoi donc, à quoi sert un ami ?
Et tout le genre-humain devenu sec & triste,
Dans ce siècle de fer n'est-il plus qu'égoïste ?

SAINT-GERAN.

Egoïste !

SOLIGNI.

Sans doute, égoïste. Ma foi,
Notre meilleur ami n'existe que pour soi.

SAINT-GERAN.

C'est votre intérêt seul qui me...

SOLIGNI.

Dites le vôtre ;

Et vous voulez en vain le colerer d'un autre,

à part.

Ces coups-là sont pour moi ; c'est à périr d'ennui.
Il s'enflamme , au moment où j'ai besoin de lui.

haut.

Enfin daigne accepter une femme charmante.

SAINT-GERAN.

Tu le veux ? j'y consens.

SOLIGNI.

Le procédé m'enchanté.

SAINT-GERAN.

D'un procédé pareil n'allez pas me louer.
Celle , celle que j'aime est , je dois l'avouer ,
Madame de Melfon.

SOLIGNI.

Quoi !

SAINT-GERAN

C'est elle , te dis-je.

SOLIGNI.

Madame de Melfon ! veillé-je ! quel prodige !
Et tu me conseillois de l'épouser ! Cela
Me confond. Un ami va-t-il donc jusques-là ?
Les vertus , les grands traits célébrés dans l'histoire ,
Les mœurs des temps passés , il faudroit donc les croire !

SCENE VIII.

GERCOUR , SOLIGNI , SAINT-GERAN.

GERCOUR , *accourant avec joie.*

FÉlicitez-vous-bien , & félicitez-moi.
O comme il m'a fallu parler , plaider pour toi !
C'étoit presque un orage excité par sa mere.
Elle avoit tout gâté ; mais j'ai su si bien faire
Que le cœur de sa fille est pour nous décidé.
J'eus centalent jadis , oui , je persuadai ;
Je persuade encor. *bas , regardant Saint-Géran.*
Ne crois pas que j'oublie ,
Lorsqu'il en fera temps , notre aimable Julie.
Mais , puisque pour ta mere il faut m'en séparer ,
Que même son départ ne peut te différer ,
N'augmente pas ma peine : un peu moins de franchise ;
Pese tes mots ; sur toi ne donne plus de prise ;

Enfin,

Enfin , ne me va point rebrouiller tout cela ;
Et gauchement encor. manquer ce parti-là.

à Saint-Géran , d'un air de confiance.

Madame de Melfon , je ne fais , m'intéresse ,
Et j'en ferois plutôt ma femme que ma niece.
Ne vous alarmez pas ; je la lui cede. Adieu.

J'ai son consentement. Mon ami , mon neveu ,

Ce mariage est fait. Il faut que je te quitte ,

à Saint-Géran.

Et pour ma charge encor. Mais je le félicite ;
Félicitez-le donc... un air serein , content.

Il joint & serre leurs mains. Soligni & Saint-Géran se regardent quelque temps , immobiles , en silence.

SCÈNE IX.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

SAINT-GERAN.

EH bien ?

SOLIGNI.

Nous n'avons pas à perdre un seul instant.

SAINT-GERAN.

Vous n'êtes pas ému !... Votre oncle , qui vous aime ,
S'étoit de votre sort reposé sur moi-même ;
Et je m'unis à vous pour le désespérer.
Je dois , je vais , avant que de me déclarer ,
Lui découvrir du moins...

SOLIGNI.

Vous en êtes le maître ;

Mais, Monsieur, c'est me perdre.

SAINT-GERAN ; *après avoir hésité.*

Allons , je fais peut-être

Plus que je ne devrois.

SOLIGNI, *vivement.*

Songez , songez à tenir

Ta promesse.

SAINT-GERAN.

Aide-moi. Je suis prêt d'obtenir ,
Tu fais , un Régiment. Le succès est facile ;
Très-connu de quelqu'un qui pourroit m'être utile ;

50 L'HOMME PERSONNEL ;
Tu devois lui parler...

SOLIGNI.

Moi !

SAINT-GERAN.

Vous l'aviez promis

Je crains d'être importun , même avec mes amis :
Voyez,

SOLIGNI, *embarrassé.*

Je vais écrire.

SAINT-GERAN.

Et moi , je vais attendre.

SOLIGNI, *se retournant vers le fond du Théâtre.*

De l'encre , du papier.

SAINT-GERAN, *à part.*

Il a daigné m'entendre.

SCÈNE X.

Les mêmes , DUPRÉ.

DUPRÉ.

Monsieur , je vous supplie , un mot aussi pour moi.

SCÈNE XI.

SOLIGNI, *seul.*

Que d'exigeans mortels ! le monde est plein , je croi,
De cœurs intéressés & tout remplis d'eux-même.

Quand je cede à cet homme une femme qu'il aime ,

Ne faut-il pas encor solliciter pour lui ?

N'excédons pas les gens de l'intérêt d'autrui :

D'autres de leur crédit feront pour lui l'épreuve ;

Le mien sera plus neuf. Quand à l'aimable veuve...

il rêve un moment.

SCÈNE XII.

SOLIGNI, DUPRÉ.

DUPRÉ, portant une table & tout ce qu'il faut pour écrire,
à part.

IL est bon une fois!

SOLIGNI, se croyant seul.

Il en est estimé,

Et moi, sans m'éblouir, je puis me croire aimé...
en souriant.

Nous verrons. Il sort sans appercevoir Dupré.

SCÈNE XIII.

DUPRÉ, seul.

IL verra ! Que le Ciel le confonde.
Mon insensible maître est pour lui seul au monde.

D'indignation, il jette la table, le papier l'encre, &c.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DE LIMEUIL, GERCOUR, LIMEUIL.

GERCOUR, derrière le Théâtre.

MAdame, à mon neveu cette charge est promise :
Une infidélité ne fut jamais permise.
Je lui tiendrai parole : il lui faut un état.

Mad. DE LIMEUIL.

Mais ne vous flattez point d'en faire un Magistrat ;

12 L'HOMME PERSONNEL,
Et daignez à mon fils accorder sa demande.

LIMEUIL.

Oui, Monsieur.

GERCOUR.

Jeune encor, que votre fils attende,

Mad. DE LIMEUIL.

Cette charge feroit son bonheur & le mien.

LIMEUIL.

Et peut m'unir à vous par un plus doux lien :

Elle me donneroit peut-être l'espérance,

Et le droit... Trop long-temps j'ai gardé le silence ;

Il faut le rompre enfin, je tombe à vos genoux.

GERCOUR.

Qu'est-ce donc que ceci ?

Mad. DE LIMEUIL.

Mais, mon fils, osez-vous

Sans mon consentement ?...

LIMEUIL.

Ma mere, on me l'enleve.

GERCOUR.

Qui ? Quoi ?

Mad. DE LIMEUIL.

Traçons la charge.

LIMEUIL, à sa mere.

à Gercour.

Ah, souffrez que j'acheve!

Mon cœur depuis six mois a nourri cet amour,

Et pendant son absence & depuis son retour,

Je ne puis respirer ni vivre que par elle.

GERCOUR.

Par ma niece, j'entends.

Mad. DE LIMEUIL.

Cette audace est nouvelle,

LIMEUIL, à sa mere.

Ici même, à l'instant, daignez me proposer,

Julie à mon bonheur peut ne pas s'opposer.

Joignez-vous donc à moi que Monsieur vous entende

Le supplier. Monsieur, ma mere la demande.

Mad. DE LIMEUIL.

Je crois que mes enfans perdent l'esprit tous deux.

GERCOUR.

Pour ma niece en secret je songe à d'autres nœuds.

Pardon; mon choix est fait, sa main presque donnée ;

bas à l'orsille de Madame de Limeuil.

Et c'est à Saint-Géran que je l'ai destinée.

COMÉDIE.

53

Mad. DE LIMEUIL, étonnée.

Quoi donc !

LIMEUIL, avec joie.

A Saint-Géran !

GERCOUR.

Vous m'avez entendu ;

et ne m'en dédis pas.

LIMEUIL.

Mon espoir m'est rendu ;

Je l'aime ailleurs.

GERCOUR.

Comment !

Mad. DE LIMEUIL.

C'est ma fille qu'il aime.

GERCOUR.

Qui !

LIMEUIL.

Ma sœur.

GERCOUR.

Se peut-il ?

Mad. DE LIMEUIL.

Je le fais de lui-même.

GERCOUR.

Saint-Géran ! A ce point peut-on être offensé !

Mad. DE LIMEUIL.

Il est venu vers moi, timide, embarrassé,
M'a dit en bégayant quelques mots sur ma fille,
M'a parlé du bonheur d'entrer dans ma famille,
Si ce choix ne devoit honorer son ami.

Moi, vous me connoissez, je l'ai vite affermi,
L'ai pris, mené chez elle. Il jure qu'il l'adore,
Et le jure à ses pieds, en je le crois encore.

GERCOUR.

Qu'entends-je ? ô les amis ! Quel brusque changement !

Que dira mon neveu ? Mais quoi, dans le moment,
A l'heure où ce procès est, grace à son zèle,
Plaidé, jugé, gagné, devez-vous, pourroit-elle
Lui préférer... & qui !

Mad. DE LIMEUIL.

Soyons reconnoissans ;

Toutefois, s'il se peut, ne perdons pas le sens.
Sur votre charge au moins nous pourrions nous enten-
dre.

LIMEUIL.

Serez-vous sans pitié pour l'amour le plus tendre ?

GERCOUR.

C'est une ligue ! Il est entouré d'ennemis ,
 Et le pauvre garçon les prend pour ses amis.
 On en veut à sa charge ; on enlève sa femme ;
 Et ce double complot a l'appui de Madame,
 Il faut qu'il sache tout. Je dois lui dénoncer.
 Vous, son perfide ami... Mais par où commencer

Il sort la tête troublée.

Mad. DE LIMEUIL.

J'appuierai Saint-Géran de toute ma famille...
 Je vous aimerois mieux, vous, Monsieur, pour ma fille.

LIMEUIL.

Je le fais, permettez.

Mad. DE LIMEUIL.

Non... inutiles soins.

Je te défends d'aimer, ou d'épouser du moins.
 Tel beau-frère, crois-moi...

LIMEUIL *est sorti.*

SCENE II.

Mad. DE LIMEUIL, *seule.*

C'EST une chose affreuse :
 Je n'ai que deux enfans, (qui m'ont vu malheureuse)
 Mon malheur n'y peut rien ; il est perdu pour eux,
 Et le démon d'hymen les possède tous deux.
 Maintenant voici l'autre.

SCENE III.

Mad. DE MELFON, Mad. DE LIMEUIL

Mad. DE LIMEUIL, *l'observant de loin.*

A quoi se résout-elle ?
 Dieux, que je dois gémir de la voir aussi belle !
 à sa famille.

Monsieur de Saint-Géran te donne un air rêveur !

Mad. DE MELFON.

Vous allez, je le vois, parler en sa faveur.
 Convenez cependant qu'il n'est guère excusable ;

Et qu'un amant si tendre est un ami coupable.

Mad. DE LIMEUIL.

Il t'aime dès long-temps ; il cede à ton pouvoir.

C'est moi qui l'encourage & lui permet l'espoir.

Mad. DE MELFON.

J'ai mandé Soligni.

Mad. DE LIMEUIL.

Fort bien, pour l'éconduire ?

Mad. DE MELFON.

Mais de ce qui se passe au moins dois-je l'instruire.

Mad. DE LIMEUIL.

Vas-tu m'en délivrer ?

Mad. DE MELFON.

Hélas, je crains que non.

Mad. DE LIMEUIL.

Hélas, ne pourrois-tu te rendre à la raison ?

SCÈNE IV.

Mad. DE LIMEUIL, Mad. DE MELFON,
SOLIGNI, dans le fond du Théâtre.

SOLIGNI, *à part.*

C'est pour m'entretenir de mon rival, je pense

Mad. DE LIMEUIL.

Entre de tels amis, folle ! ton cœur balance ;

Et je te prêche en vain contre les Solignis.

Mad. DE MELFON, *à sa mere.*

Il vous entend.

Mad. DE LIMEUIL.

Monsieur, un moment, je finis.

S'il faut pour ton malheur que tu me contraries,

S'il est écrit au ciel que tu te remarques,

Je te le dis encor, choisis-nous Saint-Géran.

Presque de ton aveu, l'autre seroit tyran.

SOLIGNI, *à part.*

Mon affaire va bien.

Mad. DE MELFON.

Mais, ma mere !...

Mad. DE LIMEUIL.

Prends garde :

Je m'y connois ; c'est nous que le péril regarde.

Mad. DE MELFON.

Le péril ! dois-je donc partager cet effroi ?

58 L'HOMME PERSONNEL ;

Mad. DE LIMEUIL.

Ne pourrai-je du moins être heureuse dans toi !

Eh que ce soit bientôt une affaire conclue :

Donne-lui son congé... Monsieur, je vous salue :

Elle sort.

S C E N E V.

Mad. DE MELFON, SOLIGNI.

SOLIGNI, à part.

IL faut la secourir.

Mad. DE MELFON.

Eh bien, vous entendez,

C'est le plus inoui de tous les procédés.

A mon cœur, à ma main...

SOLIGNI.

Un autre ose prétendre !

Mad. DE MELFON.

Saint-Géran ! La démarche a lieu de vous surprendre

SOLIGNI.

De son indifférence, ah je serois surpris.

Du bonheur de vous plaire il a connu le prix.

Il vous voit, vous entend ; moi-même, sans alarmes,

J'osai l'entretenir du pouvoir de vos charmes.

Si je puis m'étonner, c'est, à parler sans fard,

Qu'épris depuis long-temps il s'explique si tard.

Mad. DE MELFON.

La réponse est flatteuse on ne peut davantage.

Mais il n'ignore point qu'une promesse engage.

Il fait nos sentimens ; on le croit votre ami.

SOLIGNI.

Pour vouloir son bonheur, est-il mon ennemi ?

Je ne suis pas le seul à qui vous devez plaire :

Où l'amour a parlé, l'amitié peut se taire.

Mad. DE MELFON.

N'allez-vous pas bientôt, Monsieur, me proposer

De cherir ce rival, même de l'épouser ?

SOLIGNI.

Je suis moins généreux de moitié.

Mad. DE MELFON.

Qu'est-ce à dire ?

Je fais mal ces mots qu'avec un fin sourire
Vous prononcez à peine.

S O L I G N I.

Il brûle d'être à vous ;
Du sort que j'espérois il doit être jaloux :
Et, s'il ne s'agissoit ici que de moi-même...
Mais je dois craindre encor pour vous, pour ce que
j'aime.

Ce seul nom de mari gâte celui d'amant.
De plus, j'ai des défauts ; & malheureusement
Je n'ai point à vos yeux eu l'art de les soustraire,
Quoique très-animé du desir de vous plaire.
Je vois qu'ils ont frappé madame de Limeuil :
Juste ou non, sa censure afflige mon orgueil.
Saint-Géran a ses vœux : eh bien, il les mérite ;
Fortune, état, bonté, tout pour lui sollicite.
L'hommage d'un rival ne fut jamais suspect ;
Et j'ai pour Saint-Géran je ne fais quel respect ;
Je le crois né mari. Je me rendrai justice ;
Madame, on ne peut faire un plus grand sacrifice
Je vous aime à jamais ; & ce cœur désolé
Par vos sentimens seuls peut être consolé.

Mad. DE MELFON, *d'un ton très-ironique.*

Une amitié pareille est sans doute sublime ;
Le trait est d'un cœur noble & vraiment magnanime.
Rival sans jalousie, excuser Saint-Géran,
Et lui sacrifier... C'est-là presque un roman.
Il faut qu'on vous admire & qu'on vous félicite ;
Au rang des vrais amis il faut que l'on vous cite ;
Monsieur.

S O L I G N I.

Je n'ai l'honneur d'être *sublime* en rien ;
Votre bonheur m'est cher, & (pardonnez) le mien ;
Je les défends tous deux. Voyez nos mœurs, l'usage ;
Souvent un nœud si doux n'est qu'un triste esclavage ;
C'est l'oubli de l'hymen qui rend l'hymen heureux :
Et n'être plus aimé de vous...

Mad. DE MELFON.

Seroit affreux.

Mais quoi, l'amour s'éteint dès qu'il est légitime !
Il auroit des plaisirs, sans celui de l'estime ?
Notre sexe, Monsieur, est donc bien mal jugé.

H

58 L'HOMME PERSONNEL ;
A nos yeux la vertu n'est pas un préjugé.
Je veux que mon époux à sa femme appartienne ,
Que ses goûts soient les miens, & ma maison, la sienne ;
Je saurois avec lui vivre en société ;
Les devoirs me sont chers. C'est un plan arrêté ,
C'est celui du bonheur.

SOLIGNI.

N'est-ce point trop prétendre ?

Moi , je vous ai voué l'amitié la plus tendre.
L'amitié ne connoît ni contrat ni sermens :
Le monde à l'amitié permet bien des momens ,
Les soins , les doux propos , un ton que l'on envie ,
Et cette liberté , le charme de la vie . . .
L'hymen a des langueurs , & de si froids désirs !
L'amitié . . . consolante a d'éternels plaisirs.

Mad. DE MELFON *d part.*

Que dit-il ? qu'entend-il ? J'aurois pu me méprendre.

SOLIGNI.

Je n'ose m'expliquer.

Mad. DE MELFON *indignée.*

Je n'ose vous comprendre.

elle sort.

SOLIGNI *seul.*

Je lui parlois raison : quel dépit ! Mais , le goût . . .

SCENE VII.

GERCOUR , SOLIGNI.

GERCOUR.

AH ! je te trouve enfin , je t'ai cherché par-tout.
Quelle affreuse nouvelle il faut que je t'apporte.
J'en suis tout hors de moi . . . te sens-tu l'ame forte ?
Je m'en vais t'effrayer.

SOLIGNI.

D'où naît votre souci ?

GERCOUR.

Tu ne soupçonnes point ce qui se trame ici :
Pour de moindres sujets quelquefois on s'égorge ;
J'ai vu qu'en cas pareils on se coupoit la gorge.
Monsieur , je vous défends une sotte valeur ,
Et n'allons point au crime ajouter le malheur.

Quel crime ? quel malheur ?

SOLIGNI.

GERCOUR.

Puisqu'il faut t'en instruire ,

Le voici. Sur Limeuil je n'ai rien à te dire :

Limeuil ne te doit rien au moins : mais Saint-Géran ,

Ce sage , ce héros , ce cœur sublime & grand !...

Ton généreux ami fait une chose infâme.

Il ne songe à rien moins qu'à t'enlever ta femme.

SOLIGNI.

En êtes-vous bien sûr.

GERCOUR.

Ne vas pas t'emporter ,

Oui. La mere est pour lui , tu ne peux en douter.

SOLIGNI.

Comment de ses soupirs a-t-on reçu l'hommage ?

GERCOUR.

Mais je ne te vois point dans un excès de rage !

Eh ! que te faut-il donc ? pour te mettre en fureur ?

Ce crime d'un ami ne te fait pas horreur ?

Hélas ! je t'avois mis presque sous sa tutelle.

Aussi pour cet hymen quand j'implorois son zèle ,

Mon philosophe étoit fourdement agité ;

Et son trouble perçoit sous un calme affecté.

à Soligni.

C'est qu'il couvoit dès-lors son projet détestable :

On n'a pas l'air serein avec un cœur coupable.

SOLIGNI.

Mon cher oncle , on n'a plus que ces sortes d'amis.

GERCOUR.

Eh quoi ! même à ton gré tout sera donc permis ?

Ce flegme !

SOLIGNI.

Vous m'avez défendu la colere.

GERCOUR.

Mais , bourreau , c'est donner dans un excès contraire.

Et tu m'obéis trop. Pour qui me parles-tu ?

SOLIGNI.

Pour un ami.

GERCOUR.

Paré d'une fausse vertu ,

Qui feint de te chérir , & te trahit toi-même :

L'appeller ton ami !

SOLIGNI.

C'est un homme qui s'aime :

H 2

60 L'HOMME PERSONNEL,
Il fait ce qu'ils font tous : & peut-être aujourd'hui ...

GERCOUR.

Ce qu'ils font tous, dis-tu ! des méchants comme lui.
A d'aussi fots propos faut-il que je réponde !
Qu'imagines-tu donc de plus coupable au monde,
Que ces gens , que ce monstre autrefois peu connu ,
Dont la vie est peut-être un forfait continu ,
Qu'un être personnel ? ... Tu souffres de m'entendre ,
Tu ne fais ce que c'est : je m'en vais te l'apprendre.
L'amitié , l'amitié n'est pour eux qu'un trafic :
Je les ai vu sourire au mot de *bien public* :
Je les ai vu s'armer d'une lâche industrie
Pour perdre le grand homme utile à leur patrie.
D'ailleurs , pour s'enrichir , prêts à tout dévorer ,
Pour s'illustrer eux-même , à tout déshonorer.
De dignités , de biens leur espérance avide ,
Fait des jours paternels un calcul homicide.
Point de loi , que la loi qui peut les protéger :
Point de devoirs que ceux qu'ils ont droit d'exiger :
Et ne crois pas qu'ici mon humeur exagère.
Qu'on paye exactement leur rente (viagère) ,
Que les Acteurs , le soir , soient toujours les meilleurs ,
Que le souper soit gai , qu'importe , si d'ailleurs
On meurt de faim près d'eux , si l'on trouble la terre ,
Si tel Roi veut la paix , tel Ministre la guerre ?
Ils diroient , à l'aspect d'une calamité :
Périssez , j'y consens , je suis en sûreté.

SOLIGNI.

Mon oncle , vous outrez.

GERCOUR.

Mon neveu , non.

SOLIGNI.

C'est être.

Un juge bien sévère ; & mon ami peut-être ...

GERCOUR.

Encore !

SOLIGNI.

Mon rival , si vous voulez.

GERCOUR.

Eh bien !

SOLIGNI.

Croyez-vous qu'il n'eût rien à vous repliquer ?

GERCOUR.

T.

Qui ne pût encor mieux servir à le confondre ,
Et d'un monstre . . .

SOLIGNI.

Monsieur , pourroit-il vous répondre ,
Je ne suis point un monstre. Un monstre , dites-vous !
Apprenez que je suis ce que vous êtes tous.
Vous voulez être heureux : n'ai-je pas droit de l'être ?
Chacun , chacun ici brûle pour son bien-être ,
Et le fonde souvent sur le malheur d'autrui.

GERCOUR.

Misérable , oses-tu . . . ?

SOLIGNI.

Mais , mon oncle , c'est lui ,
Ce n'est pas moi qui parle : écoutons sa défense.

GERCOUR.

Tu veux ! . . .

SOLIGNI.

Pour s'assurer cette heureuse existence ;
Ce bonheur exclusif , l'un fait se prévaloir
D'une liste d'ayeux , l'autre de son pouvoir ;
L'autre met à profit & son or & ses vices.
Combien du sceau des loix couvrent leurs injustices !
Les devoirs , les vertus perdent jusqu'à leur nom ,
Devenus , grace aux mœurs , des mots de mauvais ton,
Sans vous déshonorer , vous perdez l'honneur même ;
C'est , ç'est le vice heureux qu'on envie & qu'on aime,
Le foible qui gémit est un être ignoré ;
Le coupable en crédit se voit presque adoré.
Comme vous dispensez le blâme & la louange ?
Tout , jusques aux bienfaits , n'est jamais qu'un échange.
Et dans un tel cahos , j'irois m'oublier , moi !
Je vivrois pour autrui , quand chacun vit pour soi !

GERCOUR.

Et moi , je vous réponds , malheureux égoïste ,
Il regarde au fond du théâtre.

Monsieur de Saint-Géran , vous êtes un sophiste.
Que chacun se conduise & pense comme vous ,
De la société les liens sont dissous ;
Plus d'amis , de parens , de fils , de peres même.
(Laisse moi l'écraser) : votre absurde système
A tout détruit. Ces nœuds formés par nos besoins
Sont un mélange heureux de bienfaits & de soins.

62 L'HOMME PERSONNEL ;

Le fils rend à son pere infirme & sans défense

Les secours que de lui reçut sa foible enfance.

Le plus indépendant a besoin d'un appui.

Pour mieux s'aimer soi-même on doit aimer autrui ;

Et n'allez pas me croire un pédagogue austere ,

Il ne sera jamais de bonheur solitaire.

Des succès de l'ami , l'ami fait être heureux ;

Oui , le plaisir de l'un est celui de tous deux.

Sans de tristes calculs on veut servir & plaire :

En mettant la main sur son cœur.

C'est-là que d'un bienfait est le plus doux salaire,

Le riche qui tarit les pleurs de l'indigent ,

Au plus haut intérêt a placé son argent.

Croyez que l'on jouit des sacrifices même :

On fait vivre , exister , sentir dans ce qu'on aime.

Un silence.

Il ne répondra point.

SOLIGNI.

Rien de plus beau ; d'accord ;

Fantôme éblouissant que je respecte fort.

Mais ces noms , ces liens , ces chaînes que l'on vante ,

Habitude , intérêt.

GERCOUR.

Ton ami m'épouvante.

SOLIGNI.

Pour se lier , Monsieur , a-t-on besoin d'aimer ?

GERCOUR.

Je l'ai cru soixante ans.

SOLIGNI

Pas même d'estimer ;

„ Et parmi tant d'oisifs que chaque jour rassemble ,

„ On vient ou s'amuser , ou s'ennuyer ensemble.

GERCOUR.

„ Bourreau !

SOLIGNI.

„ Vous connoissez Orphise & Selicour ,

„ Que le plaisir de nuire a , bien plus que l'amour ,

„ Unis depuis un siecle ; Orphise peu cruelle ,

„ Par ses regrets du moins au vice encor fidele ;

„ Sélicour , qui veut être & se croit persifleur ,

„ Qui rit du coin de l'œil au récit d'un malheur.

„ Là , du dénigrement habite la manie ;

„ Toujours la médifance y devient calomnie ;

„ Un talent , un succès n'y peut être annoncé ,
 „ Et l'éloge jamais n'y fut même pensé :
 „ A peine pour les morts pardonnent-ils l'estime.
 „ C'est qu'il leur faut par heure au moins une victime ,
 „ Qu'ils vivent pour blâmer , pour aiguïser un mot ,
 „ Qu'ils fêtent un méchant pour mieux jouir d'un sot ;
 „ Vous croiriez qu'on les hait , ou bien qu'on les mé-
 „ prise.

GERCOUR.

„ Il en est quelque chose.

SOLIGNI.

„ Et cependant , Orphise ,
 „ Voit Sélicour content , le voit presque applaudi ;
 „ On est de leurs soupers ; ils ont un mercredi.

GERCOUR.

„ Et tu prétends ? ...

SOLIGNI.

Le monde est une arene immense ;

Une lutte finit , une autre recommence.

Sous des dehors polis les hommes acharnés ,

L'un de l'autre par-tout semblent ennemis-nés.

O combien j'ai d'amis très-disposés sans cesse

A suborner ma femme & même ma maîtresse !

Et j'aurois la bonté de respecter la leur !

Il faut être opprimé , si l'on n'est oppresseur.

C'est à titre de sot que j'aurois votre estime :

Messieurs , je vous ressemble , & voilà tout mon crime :

GERCOUR le saisissant avec colere à la gorge.

Monsieur de Saint-Géran , votre seul intérêt . . .

SOLIGNI.

Mon oncle , doucement , doucement , s'il vous plaît :

Je crois que m'étouffer ce n'est pas lui répondre.

GERCOUR.

Je le hais , je le hais , & je veux le confondre.

Oser calomnier le genre humain chez moi !

Je te réponds . . .

SOLIGNI.

A lui.

GERCOUR.

Je lui réponds , à toi ,

Que même dans Paris , même au siècle où nous som-
 mes ,

Cet odieux portrait n'est pas celui des hommes.

C'est celui d'un troupeau de vices infecté ,

64 L'HOMME PERSONNEL ;

Par ses complices même en secret détesté ,
Erigeant , pour ne pas se mépriser eux-même ,
Quelques abus en règle , & le vice en système :
Croyant que les succès dispensent de l'honneur ,
Et non moins qu'aux vertus étrangers au bonheur.
Nos principes , Messieurs , sont différens des vôtres :
Toujours notre intérêt tient à celui des autres.
Trop souvent , je le fais , nos droits sont combattus ;
Mais ce choc est utile , il en naît des vertus ,
Et si d'une injustice on me rend la victime ,
Je n'ai point & la honte & le remords du crime :
Je rentre dans mon cœur , & je suis consolé.

S O L I G N I .

Ne pourroit-on vous dire ? ..

G E R E O U R .

Il n'a que trop parlé ;
Il se laisse tomber dans un fauteuil.
Qu'il se taise. Tu fais le rival magnanime :
Tu veux être admiré. Le zèle qui t'anime
Ne me plaît nullement , & n'est pas naturel ;
J'aime qu'on soit blessé d'un procédé cruel.
Concluons. Il nous faut , sans tarder davantage ,
Assurer ton état , ton sort , ton mariage ,
Rompre tous ces complots : tu le peux ; je le doi ,
Et ma charge d'abord ne dépend que de moi.
Mon enfant , vingt Limeuil , aidés d'autant de mères ,
Emploïeroient vainement les larmes , les prières ,
Pour te l'ôter ainsi , sois calme là-dessus. *Il le leve.*
Madame de Melfon. Qui t'intéresse plus ..
Vole à ses pieds. Je sens que je suis hors d'haleine ..

Il retombe.

Il ne me faudroit pas encor pareille scène.
Appelle - moi Dupré. Ce Saint - Géran !

S O L I G N I .

Dupré !

SCENE

SCÈNE VIII.

GERCOUR, SOLIGNI, DUPRÉ.

GERCOUR *continuant d'un air accablé.*

A Propos, j'oublois . . . J'ai l'esprit égaré . . .
Notre jeune Limeuil ne veut-il pas encore
Et ma charge & ta sœur ?

SOLIGNI.

Ma sœur !

GERCOUR.

Oui, qu'il adore.

SOLIGNI *très-étonné.*

Sans doute il ne fait pas qu'elle est prête à partir ?

GERCOUR *se levant.*

A ce départ fâcheux tu m'as fait consentir :
Ce départ, ce rival, & cet affreux système
M'ont si fort excédé . . . ma foiblesse est extrême.
Soutiens-moi.

*Il sort appuyé sur Dupré.*SOLIGNI *l'accompagne.*

SCÈNE IX.

SOLIGNI, *seul.*

QUoi Limeuil ! . . . Je n'ai rien soupçonné,
Rien vu ; mais dans quel piège, ô Ciel ! ai-je donné ?
J'ai servi son amour ! . . . Ce départ nécessaire
Est arrêté du moins ; la lettre de ma mère
Le décide, & bientôt . . .

SCÈNE X.

JULIE, SOLIGNI.

JULIE *effrayée.*

QUE s'est-il donc passé ?
Mon oncle . . . à son aspect tout mon sang s'est glacé.

66 L'HOMME PERSONNEL,
Je viens de le revoir chancelant , hors d'haleine ,
Et son œil égaré me reconnoît à peine.

SCENE XI.

JULIE , SOLIGNI , DUPRÉ .

DUPRÉ *accourant.*

Monsieur , votre oncle est mal , très-mal.

JULIE *criant.*

Un médecin.

Elle sort.

SOLIGNI *d'un ton bas & ferme.*

Un Notaire. *Il sort.*

DUPRÉ *seul.*

Cet homme a-t-il un cœur d'airain ?

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE LIMEUIL , Mad. DE MELFON ,
LIMEUIL.

LIMEUIL.

AH ! près de lui , ma mere , il falloit voir sa niece !
Vous auriez admiré l'excès de sa tendresse ,
Celui de sa douleur , sa pâleur , son regard ;
Comme elle s'empressoit près de ce bon vieillard ,
Tremblante , & quelquefois de frayeur immobile !

Mad. DE LIMEUIL.

Le Soligni , je gage , étoit , lui , fort tranquille ?

LIMEUIL.

J'ai vu couler des pleurs de ses yeux attendris.

Mad. DE MELFON,

Il pleuroit ?

COMEDIE.

67.

LIMEUIL.

C'étoit elle. On entendoit ses cris ;

La tête enfin perdue , & respirant à peine . . .

Mad. DE LIMEUIL.

Soligni surement avoit toute la sienne ?

LIMEUIL.

Elle tenoit son oncle embrassé , lui parloit ,
D'une voix déchirante autour d'elle appelloit.

Mad. DE LIMEUIL.

Lui ?

LIMEUIL.

Se peut-il encor que ma mere balance ! ...

Mad. DE LIMEUIL.

Il révoit , l'œil baissé , dans un morne silence.

LIMEUIL.

Ma mere , il est trop vrai. Mais vous étiez donc-là ;
Je ne vous ai pas vue.

Mad. DE LIMEUIL.

Oh ! je fais ces gens-là.

Leur langue , si long temps me fut si familiere.
Je pourrois , au besoin , conter leur vie entiere.
Enfin , son oncle est mieux ?

Mad. DE MELFON.

Beaucoup mieux ?

LIMEUIL.

On le dit.

Mad. DE LIMEUIL.

Et je puis donc te taire à mon tour un récit ,

à sa fille.

Pour te payer du tien. Vous permettez sans doute ?

à son fils.

En voici le pendant un peu moins triste : écoute.

Pour le gain d'un procès on va remercier ;

C'est l'usage , il le faut ; usage singulier ,

Qu'on feroit aussi bien de supprimer : n'importe ,

Il est tel. Nous voilà courant de porte en porte ,

Visitant Conseillers , Présidens , Rapporteur ,

Et leur parlant à tous du cher Solliciteur.

» Monsieur de Soligni , Monsieur , à notre affaire

» S'est fort intéressé ! -- Je ne le connois guere ;

» Avec lui seulement j'ai soupé quelquefois. --

» Vous ne l'avez pas vu ? -- Depuis plus de six mois ,

» Et pas même son nom : Madame s'est méprise «.

Et j'étois d'une joie , elle d'une surprise ! ...

68 L'HOMME PERSONNEL,
 Ailleurs. » Comment, Monsieur, il ne s'est point mêlé? ..
 » Personne en ma faveur ne vous a donc parlé? --
 » Pardonnez-moi, Madame; un homme insupportable,
 » Pour ne pas vous mentir; à mon lever, à table,
 » En sortant, en rentrant, je ne voyois que lui:
 » Et si la bonne cause avoit bespin d'appui,
 » Monsieur de Saint-Géran en vaudroit bien un autre.
 » Avec de telles gens, quel métier que le nôtre!
 » J'ai vu depuis trente ans bien des Solliciteurs,
 » Mais jamais un pareil: homme sensé d'ailleurs «.

Elle regarde sa fille en riant.

Mad. DE MELFON.

Comme vous jouissez de tout votre avantage!

Mad. DE LIMEUIL, à son fils.

Par-tout la même scène, & le même langage.

Mad. DE MELFON, à elle-même.

Saint-Géran a souffert qu'un rival satisfait
 Eût à ses yeux l'honneur, le prix de son bienfait.
 Quelle prévention est quelquefois la nôtre,
 Et que de tels amis diffèrent l'un de l'autre!

Mad. DE LIMEUIL.

Un peu; mais, selon moi, ce couple est bien uni;
 Et c'est un Saint-Géran que cherche un Soligui.

Mad. DE MELFON.

Et si vous saviez tout!

Mad. DE LIMEUIL.

Te voilà détrompée.

à son fils.

De ce contraste même elle paroît frappée.

à sa fille.

Veux-tu me rendre heureuse? épouse Saint-Géran:
 C'est être un peu moins folle.

Mad. DE MELFON.

Hélas!

Mad. DE LIMEUIL.

J'ai sur ce plan,

A son insu, pour lui sollicité moi-même;

à son fils.

On l'estime à la Cour, & dans le monde on l'aime.
 N'est-il venu personne?

Un laquais arrive & lui remet un papier.

Ah, voilà justement.

Ce que je demandois !

Elle lui rend le papier , & lui parle à l'oreille.

Ne perds pas un moment.

Le laquais sort.

Mad. DE MELFON.

Se peut-il qu'en effet tant de gaité, de graces

Ne soient dans Soligni que de vaines surfaces !

Il vient.

Mad. DE LIMEUIL.

De son aspect mes yeux sont trop blessés.

Elle sort.

LIMEUIL, *la suivant.*

Dans quelle incertitude, ô Ciel, vous me laissez !

Mad. DE MELFON, *fait une révérence froide à Soligni, & sort.*

SOLIGNI, *tient par la main le Médecin de son oncle, & s'étonne un moment de tous ces départis brusques.*

SCENE II.

SOLIGNI, Un MÉDECIN.

LE MÉDECIN.

EH bien ?

SOLIGNI.

Nous sommes seuls : éclaircissez-moi vite ;

Docteur. Cet accident ?...

LE MÉDECIN.

Ne peut avoir de suite.

SOLIGNI.

Ne me flattez-vous pas ?

LE MÉDECIN.

Eh non ! Rassurez-vous.

Quatre gouttes d'éther.

SOLIGNI.

Je lui trouve , entre nous ,

Le teint plombé, l'œil terne : expliquons-nous ensemble ;

Et, ne me trompez pas, il est mal , ce me semble.

LE MÉDECIN.

Il est bien.

SOLIGNI.

Vous craignez d'être désespérans ,

Vous autres Médecins ; vous flattez les parens.

Soyez dur , s'il le faut.

LE MEDECIN.

Votre oncle, je parie,
 Vous rapporte des eaux cinq, dix, quinze ans de vie,
 Je ne fais pas combien. C'est un homme de feu :
 Qu'on ne l'irrite pas, & j'en répons. Adieu.

SOLIGNI.

Vous voulez rassurer ma tendresse inquiète.
 Son asthme...

LE MEDECIN.

Il touffe peu.

SOLIGNI.

Sa voix...

LE MEDECIN,

Beaucoup plus nette.

SOLIGNI.

Mais de sa sciatique il est fort tourmenté.

LE MEDECIN.

Avec la sciatique on vit l'éternité.

Il a bon teint, bon œil, bon sens, bonne mémoire.

Je ne vous flatte point, & vous pouvez me croire.

Que diable, voulez-vous me faire dire enfin

Que votre oncle mourra dans deux jours ou demain ?

Il sort.

SCENE III.

SOLIGNI, *seul.*

Cet homme a le ton brusque. Un testament à faire...
Il rêve & se promène.

SCENE IV.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

SAINT-GERAN, *avec transports, un papier à la main.*

Heureux qui t'intéresse au succès d'une affaire !

SOLIGNI.

Qu'est-ce donc ?

SAINT-GERAN.

Mon brevet ; & je dois m'excuser :
 J'ai cru que mon ami vouloit me refuser,

Ou mollement agir , me faire encore entendre ;
Et ton cœur généreux cherchoit à me surprendre.

SOLIGNI.

Ma foi , je n'ai rien fait. Laissons cela.

SAINT-GERAN.

Pardon :

Qui n'auroit , à ma place , eu le même soupçon !
Si tu viens de parler ou d'écrire de même
Pour ce pauvre Dupré , qui se plaint , mais qui t'aime ,
Comme il te bénira !

SOLIGNI.

Point du tout.

SAINT-GERAN.

Tu comprends.

Qu'il doit pleurer de joie auprès de ses enfans.

Soligni montre de l'impatience.

SAINT-GERAN.

A mes remerciemens eh pourquoi te soustraire ,
Entre nous , tu parois d'un froid qui désespere...

SCÈNE V.

Mad. DE LIMEUIL , SOLIGNI ,
SAINT-GERAN.

Mad. DE LIMEUIL.

JE vous cherche , Monsieur , pour vous féliciter :
Vous pouvez donc enfin ne plus solliciter.

SAINT-GERAN, à Madame de Limeuil.

On n'agit point , Madame , avec plus de noblesse.

Mad. DE LIMEUIL.

Ah , vous exagerez ! votre délicatesse
Met trop de prix...

SAINT-GERAN.

Mais non ; daignez en convenir :

Quoi , presque à mon insu me le faire obtenir ,
L'avoir sollicité sans étaler son zèle ,
Traiter un tel objet comme une bagatelle ,
Le procédé , Madame , est rare ; & je le sens.

Mad. DE LIMEUIL.

Vous avez le défaut des cœurs reconnoissans.

SAINT-GERAN.

'eu de gens savent l'art de rendre un bon office.

72 L'HOMME PERSONNEL,
Annoncer , quelquefois c'est gâter un service :
Celui qui peut surprendre est toujours plus flatteur.

SOLIGNI, *à part.*

Il me feroit haïr la bonté de son cœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Mais vous embellissez ce qui ne sauroit l'être.

SOLIGNI *bas.*

Laissons cela , te dis-je.

Mad. DE LIMEUIL.

Ayant à reconnoître

Vos soins pour ce procès , (plus de déguisement ;)

J'ai dû de mon côté pour votre Régiment

Parler à mes amis : j'aime que l'on s'acquitte ;

Et ma fille avec vous n'est pas tout-à-fait quitte.

SAINT-GERAN, *très-étonné d Soligni.*

Ce n'est donc pas à vous que je devois ?...

SOLIGNI.

Plus *bas.*

Je me tue à le dire , & tu ne m'entends pas.

SAINT-GERAN.

Madame , c'est à vous ?!

SCENE VI.

Les mêmes , Mad. DE MELFON , GERCOUR
appuyé sur JULIE & sur LIMEUIL.

GERCOUR, *à sa niece.*

Que ton cœur se rassure ;
Je suis, mieux, beaucoup mieux.
à Soligni qu'il aperçoit.

Pour toi, je t'en conjure,

Contre le sens commun ne va plus disserter :

Tes faux raisonnemens ont failli me coûter...

apercevant Saint-Géran.

Ou les vôtres , Monsieur.

SAINT-GERAN.

Les miens ! Daignez m'apprendre...

GERCOUR.

A vous revoir ici je n'ai pas dû m'attendre.

SOLIGNI, *à part.*

Autre incident fâcheux !

SAINT-

SAINT-GERAN.

J'ai cru pouvoir agir
Comme j'ai fait, Monsieur, & n'ai point à rougir.

G E R C O U R.

Mais, par réflexion, je le crois : cela même
Quadre le mieux du monde avec ce beau système
Que très-éloquemment on m'a développé.
C'est de soi, de soi seul qu'il faut être occupé.
Oui, la société n'est qu'une arène immense...

à Soligni, qui le supplie par signes de ne point éclater;

Il vous sied, mon neveu, d'avoir de l'indulgence;
Vous êtes l'offensé.

SAINT-GERAN.

Mais, Monsieur..

G E R C O U R.

Aujourd'hui,

On fonde son bonheur sur le malheur d'autrui.
Au reste, c'est parler, c'est agir à merveille;
Vous êtes conséquent.

SAINT-GERAN.

D'une énigme pareille
Oserois-je, Messieurs, vous demander le mot?

G E R C O U R.

A l'insu d'un ami, tramer un noir complot,
Du plus sensible coup-vouloir percer son ame,
Lui ravir, si l'on peut, sa maîtresse & sa femme..

SAINT-GERAN.

Monsieur de Soligni, parlez présentement.

S O L I G N I.

Mais, mon oncle, en effet, cet éclaircissement
Est pénible pour vous, pour lui, pour moi peut-être..

Mad. DE LIMBUIL.

Oui, vous avez raison; je pense qu'il doit l'être.

S O L I G N I.

Vous traitez mon rival avec trop de rigueur,
Et, je le connois mieux, je réponds de son cœur.

SAINT-GERAN.

Est-ce donc-là, Monsieur, ce que j'ai droit d'attendre,
Je n'aurois pas voulu contre vous me défendre;
Vous m'y forcez.

Mad. DE MELFON.

Comment!

G E R C O U R.

Quoi!

K

Je tremble.

Mad. DE LIMEUIL.

Ecoutons.

SAINT-GÉRAN.

J'aime, j'aime, il est vrai, Madame de Melfon ;
 Oui ; mais un tel aven n'a rien dont je rougisse.
 Long-temps je m'imposai le plus grand sacrifice,
 Celui de mon amour : ne pouvant l'étouffer,
 Peut-être ai-je fait plus, j'en ai su triompher.
 De tout ce que je dis ma parole est le gage :

Montrant Limeuil.

Monsieur peut cependant me rendre témoignage ;
 Je révéle un secret qu'il lui fut confié ;
 Il fait que j'immolois l'amour à l'amitié.

à Gercour.

Honoré malgré moi de votre confiance,
 Croyez que je n'ai point trahi votre espérance.
 Quant à ce beau système & ces raisonnemens,
 Ils ne s'accordent guere avec mes sentimens.
 Autant que l'amour même enfin l'honneur m'anime ;
 Et je puis réclamer mes droits à votre estime.

GERCOUR, *faisi d'étonnement.*

Quel soupçon ! A ce point j'aurois pu m'abuser ?

Mad. DE MELFON.

Qu'entends-je !

Mad. DE LIMEUIL.

A cet hymen osant se refuser...

Eût-il encor voulu... rompre son mariage ?

*à part.**à sa fille.*

Le trait seroit plaisant ! Tu changes de visage !

à Saint-Géran.

Vous auroit-il permis ou prié, comme ami,
 De demander Madame, & d'épouser... pour lui ?...
 Ils se taisent tous deux.

Mad. DE MELFON.

Ciel !

GERCOUR.

Quel coup de lumière !

Mad. DE LIMEUIL, *à demi-voix.*

Je n'ai rien de pareil à citer sur leur père.

COMÉDIE.

75

Mad. DE MELFON.

Présente sa main à Saint-Géran qui l'accepte.

Mad. DE LIMEUIL.

Le dépit à la fin lui rend le sens commun.

GERCOUR, *désolé.*

Près d'elle, près de vous j'osois être importun...

à Soligni, avec un cri de douleur.

Tu ne peux rien aimer ! Et moi-même...

JULIE.

Ah, mon frere

S'intéresse à vos jours autant qu'à ceux d'un pere.

GERCOUR.

J'en doute.

JULIE.

Avec un mot vous ferez détrompé.

GERCOUR, *de la main lui impose silence.*

JULIE.

D'un charge pénible il vous voit occupé.

GERCOUR, *très-attentif.*

Eh bien ?

JULIE.

Eh bien, son cœur, sa tendre inquiétude

Pour vous d'un long travail redoutoit l'habitude.

SOLIGNI *d part, effrayé.*

Avec son innocence elle va m'égorger.

GERCOUR, *vivement à Julie.*

Il a de ce fardeau voulu me soulager ?

JULIE.

à Limeuil qui lui fait signe de ne rien dire.

Point de signes, Monsieur, non, non, plus de mystere :

Ce n'est pas vous trahir que d'excuser mon frere.

à son oncle.

Sa tendresse pour vous vient de persuader,

De résoudre, Monsieur...

Elle hésite, voyant que Limeuil continue.

GERCOUR.

A me la demander ?

SAINT-GERAN, *d part.*

Dieux !

JULIE, *d part.*

Je n'ose achever ; j'en ai trop dit peut-être.

Mad. DE MELFON, *d part.*

Et tout se réunit pour le perdre,

GERCOUR.

Le traître !

Je vois de ses projets la sombre profondeur.

K

76 L'HOMME PERSONNEL;
Ce grand empressement d'éloigner votre sœur,
Ce départ si subit, jugé si nécessaire,
La lettre, (Que fait-on !) le style de sa mere...

SOLIGNI.

Que me reprochez-vous, & pourquoi me noircir ?
C'est à vous rendre heureux que j'ai su réussir ;
Le bonheur de chacun est ici mon ouvrage.
Vous, Madame, Limeuil, Saint-Géran...

GERCOUR.

Etalage

Qui ne me séduit point.

SOLIGNI.

Mais daignez voir...

GERCOUR.

Je voi

Qu'en tout ceci, pervers, tu n'as pensé qu'à toi.

SCENE VII.

Les mêmes, DUPRÉ, un NOTAIRE.

Dupré accourant, montre à Soligni le Notaire.

SOLIGNI, effrayé.

PArtez, dérobez-vous.

GERCOUR.

J'apperçois mon Notaire,

LE NOTAIRE, à Soligni.

Mais en effet ici je ne vois rien à faire.

GERCOUR.

Eh, qui vous a mandé ?

Mad. DE LIMEUIL, bas à sa fille.

Je devine aisément,

LE NOTAIRE.

regardant Gercour, à Soligni.

Mais, avant de sortir, je vous fais compliment :

Le feu de la fanté l'anime & le colore.

GERCOUR.

C'est donc un testament qu'il te falloit encore ?

Tu seras satisfait, & je vais le dicter.

Gercour présente au Notaire étonné une table & du

papier.

JULIE. /

Qu'est-ce donc ?

COMÉDIE.

77.

SAINT-GERAN, *alarmé.*

Quoi, Monsieur.

Mad. DE MELFON.

Qu'osez-vous projeter?

GERCOUR.

Ha, c'est donc *lui qui parle & lui qui continue?*

SOLIGNI.

Que va-t-il faire?

GERCOUR.

Allons; je nomme,
LE NOTAIRE,

J'institue,

GERCOUR.

Je fais ma légataire; oui, Monsieur écrivez,
Ma niece, mon enfant; ses noms, vous les savez.
Ce Hôtel, à ma niece.

JULIE.

Eh mon oncle, de grace..

SOLIGNI.

J'excusois un ami:

GERCOUR.

Ma charge t'embarrasse...

Tu veux n'être que toi! cette charge est ta dot,
Je la donne à Limeuil.

JULIE.

Pouvez-vous...

GERCOUR.

Ne dis mot.

Je suis sur cet hymen très-loin de te contraindre:
Mais je fais qu'il t'adore, & tu n'es point à plaindre.

SOLIGNI.

Daignez m'entendre au moins.

SAINT-GERAN.

Quel excès de rigueur!

LE NOTAIRE.

Chaque faute du frere est un legs pour la sœur.

JULIE.

Je ne puis accepter vos dons.

Mad. DE LIMEUIL, *à son fils:*

Elle m'enchanté.

GERCOUR.

Je voulois te donner une femme charmante,
Et tu vas t'intriguer, pour jouer à la fois
Une mere, sa fille, un ami, ta sœur, moi,
Ecrivez, écrivez.

78 L'HOMME PERSONNEL,

LE NOTAIRE.

Mais Monsieur, la colere...

JULIE, *se jettant aux pieds de Gercour.*

Vous rend, j'ose le dire, injuste pour mon frere.

GERCOUR.

Tu m'obtiens. Vaisselle, argent comptant, papier,
Livres, bronzes, tableaux, tout mon mobilier ;
Tout, tout, tout à ma niece. Et leve toi ; ta mere
Peut venir à Paris, tu ne pars plus.

JULIE.

Mon frere.

LIMEUIL.

Un neveu.

SAINT-GERAN.

Monsiemi.

LE NOTAIRE.

Le Public.

GERCOUR.

Vains discours.

Deux mille écus de rente au fléau de mes jours.
Ah ! je signe en pleurant : cet ingrat le mérite,
Et c'est lui, malgré moi, lui qui se déshérite.
Viens, ma niece. Limeuil, vous m'avez entendu,
Et je perds un neveu... qui me fera rendu
à demi-voix.

Je la déciderai ; comptez sur ma promesse.

Tous s'en vont, excepté Soligni qui reste seul.

SCÈNE VIII

SOLIGNI, sur le devant du Théâtre, JULIE,
SAINT-GERAN.

SOLIGNI *à lui-même.*

Perdre tout en un jour, fortune, ami, maîtresse,
Oncle, sœur & valet ! Suis-je assez malheureux ?

JULIE, *quittant la main de Limeuil, & revenant vers son frere.*

Mon frere.

SAINT-GERAN, *quittant la main de Madame de Melfon,
& revenant vers Soligni.*

Soligni.

JULIE.

Nous vous restons tous deux.

SAINT-GERAN,

Oui.

JULIE.

N'appréhendez pas que je vous abandonne.

SOLIGNI, après un silence.

A celui qui n'a rien, il ne reste personne.

*Il s'en va. Julie & Saint-Géran se regardent d'un air triste.**Fin du dernier Acte.*

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de M. le Lieutenant - Général de Police, *l'Homme Personnel, Comédie en cinq actes;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris, le 25 Novembre 1777.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer & représenter.
A Paris, ce 17 Février 1778.

LE NOIR.

On trouve à Marseille, chez Jean
Mossy, Imprimeur - Libraire, à la
Canebiere, un assortiment de Pièces de
Théâtre, imprimées dans le même goût.

551238







